

Les Débats

JOURNAL POPULAIRE

11 MARS 1900

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

71, rue Saint-Louis, 71

MONTREAL, P. Q.

TELEPHONE BELL, MAIN 3840

Annonces commerciales ou demandes d'emploi, 10 sous la ligne.

Réclames, taux spéciaux.

Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique

PARAISANT LE DIMANCHE

Nous regrettons vivement d'annoncer à nos lecteurs, la mort de Madame LeMoyné de Martigny, mère de notre directeur.

Les funérailles auront lieu à Varennes demain matin.

Le convoi funèbre quittera la résidence du Dr. A. de Martigny, No 406, rue Sherbrooke, à 7 hrs. du matin pour se rendre à la gare du G. T. R. Un train spécial est à la disposition des parents et amis de la famille.

Tout le personnel des "Débats" prend part au deuil de la famille de Martigny.

AUX JEUNES

L'UNION

Recueillons - nous, mettons-nous la main sur la poitrine; mettons-la du bon côté et demandons-nous si, conservateurs et libéraux, nous n'avons pas les mêmes intérêts; demandons-nous si nous ne pratiquons pas la même religion et si nous désirons pas tous ensemble le triomphe des grands intérêts nationaux qui feraient notre force si nous savons les défendre comme des patriotes; et je suis sûr de la réponse qui sera donnée.

Honore Mercier.

Nous sommes menacés d'un bouleversement à brève échéance.

Sous le masque de figures symboliques, de protestations d'amitié envers Albion, on y voit la Fédération impériale, encore hypocrite, mais servie à souhait par l'obéissance servile et deshonorable des députés; on y voit la fin de notre autonomie, on y contemple avec un profond chagrin la faiblesse et l'imbécillité présentes, comportant pour demain les plus grands forfaits.

Certes, ce qui se passe aujourd'hui inspire la tristesse, mais ne saurait étonner l'observateur. Il suffit de se rendre compte de l'état d'esprit pour tout comprendre. Les uns veulent jouir; les autres ménager leur intérêt propre; les mieux disposés attendent un signal, mais n'osent pas le donner.

Aussitôt qu'un événement passionné, remue une nation, cet événement rapproche les hommes; l'individualisme disparaît pour se confondre avec l'association.

Les cris d'orfraie poussés par l'orphéon des impérialistes a produit par tout le pays une émotion bien-faisante. Il serait insensé, il serait criminel, dans cet état d'alarmes de se désintéresser, de ne rien prévoir, de ne rien préparer.

Les impérialistes multiplient leurs actes et nous ne leur opposons que des paroles; nous nous contentons d'afficher une coquette cranerie.

Certaines affaires ne comportent pas que des plaidoiries; elles se résolvent par une question d'attitude.

Acta non verba.

Si les anti-impérialistes veulent agir efficacement, il faut qu'ils commencent par l'union; car la guerre de tirailleurs ne suffit pas contre un ennemi massé et discipliné. Des milliers de bonnes volontés s'éparpillent sans programme, sans but précis et la déperdition de force qui en résulte nous réduit à néant.

Nous avons pour nous, le public que nos appels ont fait frémir, nous avons pour nous la jeunesse héroïque et dévoué, prête aux combats et aux sacrifices. Et pourtant, personne n'ose prendre en main le drapeau de la résistance patriotique, pour faire obstacle à une misérable politique étrangère qui nous livrera à l'exploitation et à la ruine.

Le mal parait consommé; cependant, il pourrait se conjurer par un acte de beau désespoir.

L'ère des grands mouvements populaires n'est pas fermée!

Le gouvernement est condamné par le fait même de son origine. C'est une vague patriotique qui a porté Laurier au Capitole, et aujourd'hui, esclave d'influences étrangères, qui lui impose une politique anti-canadienne, son existence précaire est infectée du mal le plus terrible pour un gouvernement: le mépris public.

Cependant, la gente ministérielle marche avec des airs de triomphe qui trompent les imbéciles et intimident les peureux; elle nous fait l'effet de ces tru-

ands, de ces maraudeurs dont parle le bon Lafontaine, et qui, affublée de la peau du lion n'aurait besoin que d'un coup de botte au bon endroit pour la mettre en fuite.

Le caractère platonique de nos protestations, qui ne nous attirent que des sourires moqueurs, est leur unique sauvetage.

Les coups de feu des guérilleros ne sont que poudre perdue.

A toute autre époque de notre histoire, les actes et déclarations des deux clans politiques eussent provoquées de solennelles protestations. L'agression est brutale et le sommeil volontaire.

Pourtant, si une opposition compacte et solidement organisée se dressait devant eux, sur la route, la désagrégation des deux partis politiques—dans Québec surtout—serait certaine. Un peu de cohésion donnerait aux anti-impérialistes une force morale contre laquelle rien ne prévaudrait.

Pour cela, il faut établir une base d'action assez large, pour ne pas froisser aucune conscience et qui réunirait tous ceux qui sont disposés à rompre avec les partis politiques déjà existants, pour former un grand parti national CANADIEN.

Ce qui a toujours empêché l'union des patriotes des deux partis, c'est que les tentatives de fusion se faisaient sur des questions d'ordre purement politique. Dans la crise actuelle, il n'en est pas ainsi. Voici l'idée générale qui domine: le Canada est menacé de décomposition, il est en danger de mort. On propose froidement de cesser de nous appeler CANADIEN pour nous appeler BRITON; on veut déchirer notre charte constitutionnelle et nous noyer dans le grand tout britannique.

Donc, aujourd'hui la question patriotique domine la question politique, et j'en conclus que l'union est réalisable et sera effective, car les patriotes sont, grâce au ciel, en grande majorité.

Les éléments seraient peut-être disparates au début, mais en se faisant contrepoids, ils s'équilibreraient et la besogne commune amènerait bientôt l'unité.

A ceux qui nous objecteraient, que nous ne sommes qu'une minorité, et que nous serons nécessairement écrasés si nous parlons trop ferme, nous répondrons: —Vous ne parlez pas là le langage d'hommes de cœur, mais bien celui des lâches.

Et puis, il serait insensé de croire que tous les Anglais sont prêts à sacrifier notre commune patrie à la politique criminellement fantaisiste de Joe Chamberlain.

On nous objecterait peut-être encore, que les élections législatives sont trop peu éloignées pour que nous puissions faire une opposition effective, et à cela nous répondons également.

—Si nous soulevons l'opinion contre l'odieuse campagne impérialiste qui fait éclater l'indignation dans bien des cœurs, nous serons bientôt de force à propager nos idées et à défendre nos libertés politiques.

Pour cela, il nous faut travailler légalement, mais ouvertement à l'organisation militante. Nous ne devons pas nous laisser surprendre par l'événement, qui joue toujours un si grand rôle dans la politique.

Nous unir pour dénoncer au pays la politique traîtresse de l'heure présente, pour préparer le pays à la politique de l'Indépendance: voilà ce qu'il nous faut faire.

Pour cela, une grande campagne de propagande est nécessaire.

Patriotes réveillez-vous et à l'action!

GUY SAUCIER,

LOYAUTE vs. PATRIOTISME

Le vrai patriotisme est disparu, on l'a remplacé par la loyauté. On sacrifie les intérêts de son pays aux intérêts d'un autre pays. On préfère l'Angleterre au Canada. On fait passer la mère-patrie avant la patrie.

Trouvant que le précepte évangélique ne va pas assez loin, on veut, à tout prix, aimer les autres plus que soi-même.

Il y a trois siècles, au temps des guerres de religion, on était catholique ou protestant avant d'être chrétien. Aujourd'hui, dans notre pauvre pays, on est British avant d'être Canadien. Les questions nationales s'effacent devant les considérations politiques.

Qu'importent les principes, qu'importe l'avenir du pays, quand il s'agit de conserver ou d'enlever le pouvoir.

Nos politiciens nous jettent dans la Fédération Impériale, arrêtent notre macherevers l'Indépendance

en resserrant le lien colonial qui nous étouffe et gêne notre développement national, et tout cela pour un portefeuille de ministre, pour une position de juge, pour un emploi de fonctionnaire, pour un morceau de fromage.

Si, encore, ces compromissions et ces faiblesses devaient assurer le pouvoir au gouvernement! Mais on pourrait bien, au prochain scrutin, constater beaucoup d'abstention dans la province de Québec sans rien gagner dans les autres provinces.

Quand donc se formera-t-il un parti favorable à l'Indépendance? C'est là un mot qui a le don d'effrayer les timides. Parlez d'Indépendance, aussitôt on nous montre le spectre de l'Annexion. Comme si la sécurité dont jouit le Canada était due à la protection de l'Angleterre. Mais, si les Etats-Unis n'ont pas encore pris le Canada, croit-on vraiment qu'ils en ont été empêchés par la crainte de l'Angleterre? Les Américains pourraient venir planter leur drapeau sur nos murs en moins de temps qu'il ne leur en a fallu pour couler la flotte espagnole.

La protection de l'Angleterre! Ah! vraiment elle est puissante! Chaque fois que nous sommes venus en conflit d'intérêts avec les Etats-Unis, invariablement nous avons été sacrifiés par la mère-patrie. Du traité d'Ashburton, en 1842, qui nous enleva un gros morceau de notre territoire au profit de l'Etat du Maine et que lord Palmerston, alors chef de l'Opposition, dénonça sous le nom de *Capitulation d'Ashburton*, —aux difficultés présentes au sujet des frontières de l'Alaska et qui ne se régleront pas à notre avantage, soyons-en sûrs, la liste en est longue des sacrifices de nos droits et de nos humiliations nationales.

L'Angleterre a toujours trop besoin de l'amitié des Etats-Unis pour s'exposer à la perdre à cause de nous.

D'ailleurs les colonies, c'est fait pour les mère-patries! Les Etats-Unis n'avaient que trois millions d'hommes lors de la déclaration de l'Indépendance. Ils sont aujourd'hui soixante dix-sept millions. S'ils étaient restés accrochés aux jupes de la mère-patrie, ils seraient encore, comme nous, à l'état d'enfance.

L'Indépendance ferait disparaître et adouciraient les animosités de races. Le drapeau du Canada ferait oublier l'Union Jack ou le tricolore. Les manifestations de la semaine dernière ne se seraient pas produites si on avait eu à arborer qu'un seul drapeau, celui du Canada. Avec l'Indépendance, il n'y aurait plus ni vainqueurs ni vaincus.

Canadiens-français, vous avez entendu bien des fois des vôtres, les placides, les satisfaits ou les repus, proclamer béatement le Canada le pays le plus libre du monde. On l'a tant répété qu'on a fini par le croire. C'est une moquerie! Comme si la condition de dépendance et de tutelle n'excluait pas de soi l'idée de liberté!

Et nos nationaux sont deux fois sujets: sujets des sujets de l'Angleterre. C'est ce qu'on a voulu leur montrer par les manifestations de ces jours derniers. Allons! pourquoi maintenir plus longtemps un régime qui engendre tant d'humiliations, pourquoi ne pas rompre une bonne fois ce lien colonial devenu un anachronisme choquant? Nous sommes d'âge à être hommes; pourquoi vouloir toujours rester enfants? Au lieu de voter des millions pour la défense de l'Angleterre, pourquoi ne pas organiser la nôtre?

Avec la rupture du lien colonial, on verrait disparaître ce servilisme qui a fait tant de mal au pays. N'ayant plus à attendre de titres ni de faveurs de l'Angleterre, nos hommes politiques trouveraient le temps de s'occuper des intérêts publics.

Laissez à lui-même, dites-vous, le Canada ne serait pas de taille à résister aux Etats-Unis. Certainement, mais rien ne porte à croire que les Etats-Unis désiraient s'emparer du Canada plus que du Mexique.

La chose a été tentée déjà deux fois, en 1775 et en 1812. Mais il ne faut pas perdre de vue que c'est précisément sa condition de colonie qui a valu au Canada ces amabilités de la part des Américains. On s'est battu sur son dos, ni plus ni moins. Survienne une autre difficulté entre les Etats-Unis et l'Angleterre, la chose se répétera.

En tous cas, allons-nous, en prévision de difficultés POSSIBLES avec les Etats-Unis, nous priver à jamais des avantages CERTAINS que nous procurerait l'indépendance. S'il fallait attendre, pour rompre avec l'Angleterre, que le Canada fût devenu assez fort pour se mesurer avec la République voisine, il faudrait se résigner à rester des siècles encore sous tutelle. Allons! un acte de courage, un effort viril!!

Le soleil du XXème siècle devrait, sur ce sol d'Amérique, n'éclairer que des peuples libres.

Jusqu'à la petite île de Cuba qui l'a compris!

PRECOURT.

NOTES DE LA SEMAINE

On entend souvent dire que les anglais ont de l'argent; parfait, mais nous avons les bras avec lesquels on en fait. Sans nos bras que feraient-ils de leur argent?

Donc, ouvrier, employé ne courbez jamais la tête; l'Anglais ne t'emploie que parcequ'il a besoin de toi, et son choix n'est dicté, crois-le bien par aucune considération sentimentale.

Si l'Anglais annonce dans un journal français c'est, neuf fois sur dix, à contre-cœur, et il ne le ferait pas si ça ne le payait pas.

Je vais maintenant plus loin, et je dis ceci: que si la population canadienne-française de Montréal et de la province boycottait, mettait en quarantaine, les maisons anglaises, celle-ci dégringoleraient en un clin d'œil.

La clientèle de Carsley est aux trois quarts française, la moitié de la clientèle de Ogilvy, de Murphy l'est aussi, un bon tiers forme celle de Morgan pour ne citer que les grands bazars; mais combien d'autres tels que May, Caverhill et Kissack, Coristine, etc., etc. Que demain la population française se refuse d'acheter dans ces maisons et, de préférence, se porte dans les maisons françaises et nous verrons alors qui des deux a le plus besoin de l'autre.

Si à la *Presse* ou à la *Patrie* il y avait quelqu'un qui sache penser et compter, un mouvement de ce genre eut été lestement mis sur pied et alors, c'eût été, ce nous semble, le meilleur moyen de rabattre le caquet du maître-chanteur le *Star*.

On a aux DEBATS, de la *panse* à revendre MM. de la *Presse* et de la *Patrie*.

Le refus des étudiants de l'Université Laval de participer d'une façon quelconque à la démonstration de lundi les honore infiniment.

C'est une façon fière, et très digne, en même temps que très significative de répondre à l'indigne conduite tenue, le jingoïsme haineux du McGill, insufflé par le *Star*.

Après tout, que nous importe, à nous, cet étalage carnavalesque d'un patriotisme criard et tapageur, et qu'avons-nous à fêter des gens enrôlés surtout par l'appât d'une bonne paie. Ces étrangers qui demain peut-être nous tireraient dans le dos. Que notre population canadienne s'abstienne et proteste par un silence aussi dédaigneux que hautain.

Si ces gens-là veulent partir, c'est leur affaire et bon voyage, mais nous n'avons que faire de les fêter ou pour eux dépenser notre argent.

Quel service nous ont-ils rendu à nous ou à notre Canada?

Laissons Mossieu Préfontaine, — un maire pourtant nommé par nous — parader s'il le veut dans nos rues à la tête de tranchemontagnes.

Il a Mossieu le Maire des intérêts, des entreprises où les capitaux anglais lui sont absolument nécessaires.

Laissons le donc et souvenons-nous en, pour, lors de la première élection, le renvoyer à ses pénates, car ce qu'il nous faut à la ville, c'est un homme de caractère, un homme d'une dignité absolue qui ne s'en laisserait imposer par personne.

Maître Préfontaine, n'a jamais été de ces hommes-là. Donc, restons chez nous, soyons calmes, mais vigilants. Il peut très bien se faire que les scènes disgracieuses d'il y a quinze jours se renouvellent; on ne sait jamais, et il ne serait pas mauvais de prévoir et de s'organiser un brin.

Si vis pacem para bellum.

Les optimistes, ceux qui ne croient au mal qu'autant qu'on leur a fichu un coups poing sur l'œil feront bien de lire le *Star* de samedi dernier.

Ils y verront les exclamations échappées lors de l'appel de la milice, par certains hommes d'un certain regiment-anglais de Montréal, — Enfin! nous allons donc taper dessus! — traduction littérale. Cet article est à lire, et surtout à bien méditer.

Organisons-nous il en est temps, l'avenir est gros d'orages, des menaces ont été proférées, des coups échangés ne l'oublions pas.

Mr. le Dr. Rodier dans sa harangue aux étudiants de Laval a rappelé qu'il y avait à Montréal six régiments de milice anglais contre un canadien-français.

Pensons bien à ce que contient cette remarque et vite organisons-nous, ne nous laissons pas surprendre par les événements.

Forts et organisés, on nous respectera, l'anglais a peur des forts et il y regarde à deux fois avant de commencer le feu.

C'est à Laval, à notre jeunesse directrice de prendre l'initiative, et de frayer la voie. En cherchant bien, nous trouverons ici tous les éléments. Montréal regorge d'anciens soldats et d'officiers français et allemands, nous aurons là des instructeurs choisis qui nous feront une organisation tellement forte qu'elle pourra braver l'union de six Ontario.

Apprenons la boxe anglaise et française, la savate, le bâton, le maniement de la dague, du sabre, du fusil.

L'entraînement anglais ne vaut pas l'entraînement français ou allemand. Le premier est un sport d'a-

mateur, un jeu de plaisir, le second fait des hommes, les bronze en les endurcissant à toutes les luttes, à toutes les privations.

Rappelons-nous 1837. Pour nous, Canadiens, ce pays est le nôtre, c'est notre terre, notre bien; nous sommes et voulons rester canadiens, purement et simplement canadiens: l'anglais, même celui né dans le pays, est et reste anglais — au moins tant que le Hangleterre il sera très fort — conséquence: N'abandonnons rien de notre race, rien de nos droits; mais avec l'anglais l'on n'a et ne détient ce qu'on a la force et le courage, d'avoir et de détenir.

Organisons-nous et soyons forts!

DOM REMI.

A TRAVERS FRECHETTE

PAR LE DICTIONNAIRE ET LA GRAMMAIRE

CORRIGEONS-NOUS!

(Article du 2 novembre—suite).

SECOND ÉPLUCHAGE

NOTA.—En relisant le "Corrigeons-nous" du 25 novembre que nous avons contre-corrige la semaine dernière, nous y découvrons de nouvelles fautes plus ou moins pommées et Monsieur Fréchette, sans doute, nous saura gré de ne point les laisser dormir en un silence indéfini. Les voici donc.

Fréchette dit:

Pour les jeunes journalistes.

Trois fautes signalées hebdomadairement (!!!)

1o Parce que les Anglais nomment une revue de troupes "a parade", il ne s'ensuit pas qu'on doive dire une "parade" au lieu d'une "revue". Cependant, il est bien rare que nos journaux ne tombent pas dans cette faute. Toujours la traduction de l'anglais par à peu près, ou d'après la similitude matérielle (?) du mot. "Parade", en termes militaires français, est une espèce de revue que l'on fait passer aux troupes qui vont monter la garde. Quand les troupes sont appelées à défilé ou à parader devant un officier supérieur, cela s'appelle une "revue".

NOTA.—La "parade" militaire est une revue en plein air, en tenue de service, faite par les propres officiers du corps qui parade lorsqu'elle a lieu au contraire devant un officier supérieur ou général, avec défilé, fanfare, etc., la parade devient une revue. Ainsi donc, lorsque M. Fréchette fait savourer ses vers à quelques intimes en son boudoir, c'est de la parade et lorsque M. Fréchette proclame via "La Presse," par exemple, que la "Légende d'un peuple" est un épopée—on peut assimiler la chose à une revue — puisqu'il y a fanfare et défilé.... Le tout, sans rancune, naturellement.

Fréchette dit:

Réponse à A. F.—1o "Paramatta" s'écrit avec deux "t". C'est une étoffe légère en laine et soie grège ou coton. Cette étoffe s'appelle aussi "orléans croisé".

NOTA.—Soie grège? Hum! Le mot grège vient de l'italien "greggio" qui veut dire "brut, non travaillé." On appelle donc grège la soie brute telle qu'on la tire de dessous le cocon. C'est la matière première. Une fois tissée, la soie n'est plus grège puisque la soie grège est celle qui n'est pas tissée. En disant donc que le paramatta est en soie grège. M. L. F. dit que c'est une étoffe tissée avec de la soie non tissée. Nous savons bien que M. Fréchette n'est pas responsable de cette erreur: la définition qu'il donne est, en effet, copiée mot à mot du "Nouveau Dictionnaire National" de Bescherelle, aîné (Paris, 1887), IIIe volume, p. 767, 3e vol., 10e définition; mais nous en profitons pour répéter à notre lexicophile qu'on ne joue pas plus impunément avec les dictionnaires qu'avec les allumettes chimiques et nous espérons qu'à l'avenir, M. L. F., aura du moins la prudence de citer les auteurs qui l'inspirent, afin de dégager son infailibilité personnelle et de ne pas se surcharger des péchés d'Israël.

M. Fréchette dit:

Réponse à Militia.—1o Vous pouvez écrire: Madame veuve ou Dame veuve (en abrégé Ve); l'un est aussi français que l'autre.

NOTA.—Ne confondons cependant point la vrillette avec la punaise des bois. Dans une lettre, un livre, une pièce littéraire, etc., on dit mieux: Madame veuve, et dans une pièce de procédure ou dans un acte notarié on dit facultativement: Madame veuve ou dame veuve.

Fréchette dit:

4o Les noms de famille, comme les noms géographiques, où il entre le mot "saint" doivent s'écrire tout au long: M. Saint-Pierre, la ville de Saint-Louis.

NOTA.—1o Nous aurions dit, sans doute erronément: les noms géographiques où entre le mot "saint", et non: où "il" entre le mot "saint".

"Les noms de famille, etc., où entre le mot "saint", doivent s'écrire tout au long". Phrase ambiguë. Des esprits retors comme ceux qui se fourrent dans la rédaction des DEBATS, peuvent, en effet, en conclure que les noms de famille, etc., où n'entre pas le mot "saint" ne doivent pas s'écrire tout au long. Et la confusion est d'autant plus facile que M. Fréchette lui-même, dont le nom n'a rien d'hagiologique, se contente de signer ses "Corrigeons-nous" d'un modeste L. F....

Fréchette dit:

7o "Type-writer" n'a pas encore de traduction bien arrêtée. En France, on a essayé "dactylographe", mais le mot est si baroque que le public ne l'accepte pas; on préfère la périphrase "machine à écrire". Au Canada, on a accepté "clavigraph", et je crois qu'on a bien fait.

NOTA.—Les journaux français emploient le mot "dactylographe", ce qui indique, sans doute, que ça dégénère en usage, et que la traduction de "type-writer", après avoir été longtemps "sans être bien arrêtée", commence à s'apercevoir qu'il ne sert de rien de galvauder. Il est, sans doute, regrettable que notre mot "clavigraph" n'ait pas fait, en France, aussi facilement sa marque qu'au Canada. Il est vrai que le terme est hétérogène et voire hétéroclite; mais dans nos campagnes canadiennes, où le bon sens s'attarde en une longue villégiature, ne dit-on pas couramment qu'à défaut de crêpe au lard on mange de la galette de sarrasin? M. Fréchette devrait donc utiliser le bon vouloir que M. Louis Herbet manifeste à l'égard du Canada pour faire transplanter notre clavigraph dans le terroir français et nous n'hésitons pas à croire que cette démarche ferait frissonner d'aise les cendres déjà refroidies du grand Victor Hugo (nous parlons du Victor français et non du canadien, dont les cendres, Dieu merci, se portent encore bien). En attendant, on dit en France "dactylographe", et si ça s'enracine, nous nous demandons ce que cette divergence va nous enfanter. Une souris, peut-être... mais si c'était une montagne? Allons nous rompre le pacte fédératif qui nous attache moralement au boulevard Saint-Germain, à la Butte, à la tour Eiffel, et ordonner à M. Fabre d'évacuer le no. 10 de la rue de Rome?

Nous traversons un époque tant agitée que tout est motif à complications internationales et nous croyons servir la cause de la paix et de la tolérance en suppliant M. L. F. de ne pas insister.

CROYEZ.—Le rhume, la toux, les étouffements et par suite la souffrance et l'insomnie. Le BAUME RHUMAL seul remède à tout cela.

CHEZ NOT' MAIRE

UNE MAUVAISE THÉORIE

L'échevin LeBeuf n'est pas encore très fort sur la loi et les règlements de la bonne ville de Montréal; mais il a une théorie, s'il faut en croire les comptes rendus, donnés par les journaux quotidiens, du discours, après la bataille, prononcé par le chef suprême de notre brigade.

"Si, pour une raison ou pour une autre, a dit M. LeBeuf le chef refuse, néglige ou devient incapable d'agir, c'est au comité d'agir par l'entremise de son président, qui représente le comité. Voilà ma théorie."

La théorie est mauvaise; après le chef il y a les sous-chefs et tout ce que le président peut faire en l'absence du chef est de s'entendre avec les sous-chefs. En dehors de cela il ne peut donner aucun ordre direct à la brigade de police. Le maire seul peut assumer une pareille responsabilité.

Nous ne chicanerons pas sur ce point; l'échevin LeBeuf a cru bien faire; il faut bien en tenir compte, même si, comme nous le pensons, ce qu'il a fait officiellement a été mal fait.

Par contre ce qu'on ne peut, ce qu'on ne doit, ce qu'on ne saurait lui pardonner c'est sa conduite vis à vis notre confrère Marchand de *La Patrie*.

Il l'a fait arrêter, ce qu'il n'avait pas le droit de faire; il l'a tenu quinze heures dans les cellules sans porter de plainte, ce qui est contraire à la loi; il s'est fait remettre un aveu de culpabilité qu'il n'avait pas le droit de demander ni de recevoir, et, enfin il l'a fait élargir sans aucune autorité.

Tout cela est très grave, surtout provenant d'un homme aussi impressionnable que M. LeBeuf.

Il y a dans cette affaire un abus de pouvoir monstrueux; un mépris dangereux des garanties accordées par la loi aux accusés et une atteinte aux prérogatives du tribunal.

Il n'y a plus de liberté ni de sécurité pour les citoyens de Montréal si M. LeBeuf peut, sur un simple mouvement de l'index, les faire enlever par la police, les garder toute une nuit en prison et les relâcher le lendemain après s'être fait remettre un petit papier compromettant.

De semblables erreurs de jugement de la part du président du comité de police ont également pour effet de porter atteinte à la discipline de la brigade.

L'homme de police qui a mis la main au collet de M. Marchand savait qu'il devait en l'écrasant entrer sur le registre la plainte portée contre son prisonnier.

Il ne l'a pas fait et mériterait pour cela d'être puni. Il ne le sera pas: personne au comité de police n'ayant le courage de demander une enquête sur cette application de la théorie de l'échevin LeBeuf.

Cette théorie est dangereuse pour notre repos, pour notre honneur même; elle permet à l'échevin LeBeuf de se payer le luxe de faire enfermer, sans accusation aucune, tout être qui lui déplaît, le gêne ou ose lui adresser la parole. Avec les anglais notre sympathique président du comité de police changerait de théorie et de manière de procéder. On l'a vu à l'œuvre sur la rue Saint-Jacques.

Canadiens, méfiez-vous des théories de l'échevin LeBeuf; elles sont faites pour vous et surtout contre vous.

Plan sur plans. On a réparé cette semaine du marché Bonsecours; pour en causer nous attendons que nos trente quatre échevins aient fourni chacun leur plan. On dit même qu'il y en a qui en ont deux. Le port en a bien eu trente six, sans compter celui de la partie Est qui n'est pas encore commencé.

L. CIPAL

MIEUX QUE LE DIAMANT. L'or est moins précieux que la santé qui ne s'achète pas. Le BAUME RHUMAL vaut mieux que le diamant qui coûte si cher.

LES AFFAIRES

La Bourse des valeurs industrielles et financières, de banques et autres, n'a présenté qu'un intérêt absolument secondaire depuis huit jours. Il n'y a pas lieu à spéculation de ce chef. Haussiers et Baissiers sont au repos.

Néanmoins, la Bourse des mines offre plus d'attraits; il y a du mieux dans l'ensemble des valeurs offertes aux acheteurs, et pour cause. La production en or, en cuivre, en cuivre argentifère des régions du nord de la Colombie Anglaise, du Yukon et du Cap Nôme s'annonce comme très profitable pour la prochaine saison. La Bourse des mines est très vigoureuse, les valeurs montent par petites fractions; mais sûrement, hier, à midi, les ventes minières ont enregistré 91 à 91½ sur les valeurs "Virtue"; 130 à 130½ sur les "War Eagle"; 130 sur les "Payne"; et 30 sur les "Montreal & London".

En définitive, la Bourse, en dehors des valeurs minières en hausse, passe par une période de calme.

La Nouveauté en modes, cette semaine, a fait de magnifiques ouvertures de saison, à partir de lundi dernier. Il n'y a que des succès à enregistrer chez Caverhill et Kiscock et chez D. McCall et compagnie où les représentants canadiens-français ont soutenu leur bonne réputation de gens de progrès et de bon goût.

Les épiceries générales sont tenues fermes. Il y a cependant à marquer un rabais de 5 sous par 100 livres dans la cote en gros des sucres; une menace de 1 sou par gallon en plus sur les melasses; un prix très dur sur les thés et les cafés, avec cependant des qualités meilleures que par le passé chez le détaillant.

Les détenteurs de quincailleries de toute provenance qui, la semaine passée, pouvaient espérer pouvoir acheter, pour assortir leurs articles de tablette (*shelve goods*) à prix plus faciles, vont éprouver une déception. Les prix vont hausser encore, au lieu de baisser. Il y aura au moins cinq pour cent à ajouter à toute la liste d'ici à un mois.

Dans les Viandes, il est utile de marquer que la boucherie paie, depuis deux jours, environ 20 pour cent plus cher au producteur de bœuf et de lard. Le consommateur ne devra donc pas manifester sa surprise si son fournisseur en détail lui demande 20 pour cent de plus cette semaine; c'est dans l'ordre. Les bouchers ne font pas d'exploitation illicite; nous leur devons ce compliment.

Le fromage est rare ici et en Europe, et les fabricants, tout compte tiré, sont justifiablés de demander aujourd'hui 13 cents la livre pour les qualités choisies.

Comme le fait remarquer un journal de commerce de cette ville, le marché des beurres n'a pas de nom. *Il n'y a pas de beurre sur le marché!* Et les ménagères doivent s'attendre à payer, même pour des qualités qu'elles ne soupçonnent pas, jusqu'à 35 cents par livre au moins. Elles devront s'ingénier à trouver au beurre trop couteux, un substitut plus abordable.

La perspective est que, de ce jour, à l'ouverture de la navigation, les prix vont être très élevés et presque hors de la portée des pauvres.

Les farines et leur dérivés sont à prix solides. Les bois de charpente et de menuiserie vont peut-être, marquer une nouvelle avance de cinq pour cent d'ici à une quinzaine. C'est un marché à suivre de près au jour le jour.

L'argent s'obtient facilement chez les banquiers réguliers au taux de six à sept pour cent, sur le papier négociable.

Très anglais

Pratique ce bon régiment d'Iverness, au dire du correspondant londonien du *Freeman Journal*. Le colonel, à la tête de ses hommes, au nombre de 11,000, était rendu à Aldershot et prêt à s'embarquer. Mais un rayon lumineux traversa le cerveau de ces braves à six poils. Ils refusèrent de s'embarquer à moins qu'on ne leur donnât un certain nombre de valeurs dans les mines du Prand. Ce qui fut fait.

Si les Irlandais, les Canadiens et autres avaient fait preuve du même patriotisme pratique, Rudyard Kipling n'aurait pas eu occasion d'écrire son "Absent minded beggar."

Au Consulat

— Signe des temps! L'écusson de la République française, qui, à venir jusqu'à samedi matin, était suspendu aux fenêtres du consulat français de Montréal, a disparu soudainement. Cette action a soulevé des commentaires sérieux dans toute la ville. Des gens qui prétendent s'y connaître en matière diplomatique, affirment que c'est là une protestation tacite contre les insultes au drapeau français par les étudiants du McGill; d'autres, aussi bien renseignés, ne voient là qu'un acte de prudence en vue des démonstrations patriotiques anglaises qui doivent avoir lieu lundi à propos de la visite dans notre ville de la garde Strathcona.

Selon ces derniers, le consulat aurait jugé à propos d'agir ainsi afin de ne donner aucune occasion aux manifestants d'accumuler de nouvelles injures sur les emblèmes français. D'un autre côté, la rumeur nous arrive, qu'une très vive correspondance s'échange en ce moment avec le Consul Klesckowski, de Montréal, et les représentants du gouvernement français. Au consulat, le représentant de *LES DÉBATS* n'a pu recueillir aucun renseignements.

Personnel

— Nous apprenons avec plaisir que notre sympathique ami, le docteur Ward, vient demeurer dans notre quartier.

— *Les Débats* offre ses condoléances à son collaborateur, M. Raoul Barré, artiste, qui vient de perdre sa mère.

— C'est à tort que les journaux de la semaine dernière ont annoncé que notre ami, le capitaine Alfred LaRocque, allait en garnison à Halifax.

LA REACTION.

La réaction nationaliste est le nom générique, sous lequel il conviendrait de classer l'ensemble des mouvements multiformes qui agitent la Province depuis quinze jours.

Sous des qualificatifs divers et des physionomies changeantes, toutes ces ébauches de mouvements semblent avoir le même but: celui de nous sauver de la Fédération impériale, qui s'insinue dans la politique au Fédérale et tend à déformer les deux partis.

Que ces mouvements s'appellent le nationalisme, l'annexionnalisme, ou l'autonomisme de la Province, ils témoignent chacun à leur façon et selon la tournure d'esprit de leurs propulseurs de cette préoccupation, la peur de la Fédération impériale.

Et elle éclate encore dans le culte instinctivement ravivé des énergies nationales, personnifiées en Papi-neau, LaFontaine et Mercier.

Chez ceux dont le patriotisme pratique s'attache moins au présent qu'au futur, elle se traduit par la recherche des courages à soutenir (de ceux entre autres qui croyaient à Bourassa par exemple), et des stimulants dans le souvenir et la religion des ancêtres.

Que si franchissant nos frontières, l'appréhension nationale se précipitait avec un visible soulagement, dans les bras entr'ouverts de la grande République américaine, ce serait toujours pour obéir à cette préoccupation unique, à ce pressentiment persistant, que les Canadiens ont un impérieux besoin de se ressaisir s'ils ne veulent pas disparaître.

Cela est triste à penser: Les Canadiens ont certainement la sensation qu'ils ne sont pas compris par le gouvernement.

Nous nous sentons gouvernés par deux groupes d'hommes qui n'ont ni nos traditions, ni notre foi, ni notre esprit, et la Province est sensiblement entraînée à la dérive de quelque chose qu'ils croient être la Fédération impériale, mais qui est "la révolution," car jamais nous, Canadiens, nous ne vivons pour voir ce spectacle.

Il faut préciser, et je dirai que nous sommes gouvernés par deux groupes qui sont imprégnés d'un esprit anglo-saxon.

On me dira, sans doute: Où prenez-vous que ce mâle de Laurier, ou ce brave de Monet, ou ce fourbe de Tarte aient l'esprit anglo-saxon?

Ce sont là des objections plaisantes, pui n'ont que la valeur d'une plaisanterie.

Il ne s'agit pas de tel ministre, ou de tel député. Il s'agit de l'esprit général qui a été la force motrice derrière le gouvernement, qui lui a inspiré l'Impérialisme, et de la poussé à voter des sommes folles pour l'envoi des détachements au Sud-Africain.

Une partie des ministres et des députés n'ont été dans tout cela que des exécuteurs ou des comparses. Ils ne sont venus nous dire au prix de quels arrangements et de quelles affiliations ils ont acquis leur nomination. Et pour aller au bout de ma pensée, je dirai que le parti libéral lui-même, dans son ensemble, n'est ici que l'instrument de cette tentative d'assimilation anglaise par l'impérialisme.

Seul, le nationalisme revivé avec Mercier, parce qu'il avait trouvé ses assises et son berceau dans l'idée simple de la patrie intégrale, avait réuni spontanément, sans l'ombre d'un effort apparent, comme une réaction naturelle de la race, tous ces éléments qui se sont fractionnés depuis et qui se cherchent maintenant à tâtons, sans pouvoir rencontrer leur point de concentration.

Ne faudrait-il pas s'appliquer à le trouver? Qu'on s'ingénie donc de part et d'autre à faire la clarté.

Il est probable que l'initiative canadienne trouvera la plateforme unique sur laquelle tant d'éléments en apparence opposés et malfaisants, parce qu'ils sont distincts et dissociés, deviennent tout-à-coup des remparts de conservation nationale et de progrès démocratique, dès qu'ils ont découvert la formule que les réunit.

L'autonomie de notre Province et ensuite notre Indépendance est notre idée de patrie et demeure notre idée mère.

ALBERT PETIT.

Bénédition Pontificale

A l'occasion du 90ème anniversaire de S. S. Léon XIII, les zouaves lui ont envoyé leurs souhaits et ont reçu le cablegramme suivant:

"Rome, 10 mars,

"Monsieur Alfred LaRocque,

"Montréal.

"Saint Père remercie Zouaves Pontificaux Canadiens de leurs vœux et accorde de tout cœur sa bénédiction apostolique.

M. Card. RAMPOLLA.

TEMPERATURE.

Toronto, 11.—Temps beau et froid.

FAITS-DIVERS

— Comment se fait-il que le magistrat de police Choquet ait refusé d'admettre M. Alfred Marchand à caution, le soir de son arrestation, alléguant pour raison le refus formel de l'échevin LeBeuf? La charte de la ville dit pourtant: "A prisoner must be brought before a magistrate without delay". Cependant, à 10.30 heures du matin, M. Marchand était encore entre les mains de la police. Les magistrats siégeaient et aucune plainte n'avait été formulée contre l'accusé. N'est-ce pas là de la tyrannie.....

— Un homme de police haut placé a reçu dans le courant de la semaine, pas moins de six demandes d'information par téléphone, concernant des individus qui, pour des fins philanthropiques, prélèvent des souscriptions parmi les manufacturiers et les industriels en général. L'un d'eux prétend représenter dix mille ouvriers. Il a obtenu des sommes de \$100 à la fois. Il roule carrosse et vit largement.

— Questionné au sujet du notaire Daigle, le faussaire arrêté vendredi à Bay City, Michigan, un avocat distingué de Montréal, a déclaré que l'accusé pourra contester les procédures d'extradition, avec succès, à cause de l'action au civil intentée par le plaignant, le banquier Demers. Selon le savant juriste, ce procédé efface complètement la faute criminelle. Une autre accusation a été portée hier contre le notaire Daigle.

— À la Pointe St-Charles, la paroisse Saint-Gabriel est en ébullition. Les Irlandais ont leur église, les Canadiens veulent la leur. M. le curé Bonin se rend à St-Albans et engage des ouvriers pour travailler à la construction de son église. D'où, indignation bien légitime des tailleurs de pierre résidant à Saint-Gabriel, qui auraient voulu du patronage. Protestations auprès du curé qui regrette la faute sur les marguilliers, ces derniers sur le curé. Bref, c'est toujours la petite histoire de Calippe et Pilate.

— M. A. Gravel, marchand de la rue Sainte-Catherine, a communiqué une lettre à la presse de Montréal annonçant que sa clientèle ne veut plus lire le *Star*.

Cette attitude des Canadiens-français fera comprendre à Sir Hugh Graham qu'il ne provoquera pas impunément les bouledogues anglais à venir envahir nos foyers.

— John Smith, Charles Smith et Charles Landrose ont subi leur procès hier, à la Cour du banc de la Reine. Ils étaient accusés de tentative de meurtre sur M. Loranger, de Sainte-Cunégonde. Les deux Smith ont été acquittés, tandis que Landrose a été trouvé coupable d'assaut grave seulement. La punition de ce cas est de trois ans de pénitencier au plus.

— Les Canadiens-français n'en seront pas. Le capitaine Bond a commencé l'enrôlement des soldats qui doivent aller à Halifax remplacer les troupes impériales qui sont allées en Afrique. Jusqu'à présent, pas un seul Canadien-français ne s'est présenté.

On attribue ce fait à l'absence d'officiers de notre race ou encore à la répugnance qu'ils éprouvent à vêtir l'habit rouge.

— La conséquence des événements de la semaine dernière a été le BOYCOTTAGE de *La Patrie* par plusieurs maisons de commerce anglaise, notamment Morgan et Carsley.

D'un autre côté plusieurs marchands canadiens-français ont fait la même galanterie au *Star*.

Espérons que cette guerre de *retraite d'annonces* se continuera.

Nous n'avons rien à y faire.

A onze heures hier soir, un nommé Edouard Leblanc domicilié rue Saint-André, a été frappé par un tramway à l'angle des rues Craig et Sanguinet. L'individu a été précipité dans la rue et a reçu des blessures assez sérieuses. Il a été transporté à l'hôpital général où ses plaies ont été pansées.

Hier soir, à dix heures, le constable Daignault a arrêté un nommé William Skinner sur l'accusation d'avoir brisé un *sleigh*, à l'angle des rues Craig et Saint-Dominique. L'individu était dans son *sleigh* et conduisait son cheval à une allure immodérée quand il est venu en collision avec le conducteur de l'autre *sleigh*. Il a été conduit au poste No 6 où il a passé la nuit.

Un Cultivateur de Sainte-Scholastique en visite à Montréal s'est fait voler la somme de \$175, dans un tripot de la rue Saint-Laurent, vers 5 heures samedi soir. Un individu bien connu de la police est soupçonné d'être l'auteur de ce vol.

La victime a donné son nom Adjutor Fauteux.

Une dame nommée McCallum s'est fait chiper une bourse contenant \$35.00, au coin de la rue Craig et St-Laurent vers 7 heures samedi soir. La police est informée.

ESCOMPTE

DANS TOUS LES

Departements!

—CHEZ—

BERNIER & WEST

ANGLE DES RUES

Ste-Catherine et Université.

NEANT

Après une lecture de Pascal.

Pourquoi veux-tu sonder l'insondable mystère ?
Et plonger tes regards dans le gouffre béant ?
L'énigme que tu veux trouver dans le néant,
Dieu la garde à jamais, ô savant de la terre !

Tu passas bien des soirs assis sur ton séant,
A chercher le secret de ta vaine chimère ;
Mais la déception a détruit pierre à pierre,
L'édifice incomplet de ton rêve géant.

Comme toi, j'ai creusé l'insoluble problème ;
Et l'esprit absorbé dans ce travail suprême,
Le tourment de ton cœur fut bien longtemps le mien.

Mais, me sentant vaincu, je crois que l'invisible
Abîme du néant est un mot si terrible
Qu'à force d'y penser, il ne nous dit plus rien !

Jean Charbonneau.

NOTES D'ART

Nous conseillons fortement à tous ceux qui préparent des auditions d'élèves ou des concerts de faire tambouriner un peu partout, que la fête commencera à sept heures du soir. Comme cela, dès huit heures et quart, tout le monde sera rendu, installé à sa place, et le pianiste, — si c'est un pianiste qui ouvre le feu, — aura l'avantage, ou le désavantage, d'être écouté. Au dernier concert de mademoiselle Marie Terroux, M. Emiliano Renaud a eu à souffrir de tout le potin causé par l'arrivée des retardataires.

Un chef-d'œuvre de chapeau se trouvait devant moi. Il y avait de tout sur ce chapeau-là, et après l'avoir étudié jusque dans ses plus intimes détails, je m'étais résigné à entendre sans voir. C'était toujours ça ; mais jugez de ma guigne. Derrière moi, deux femmes du monde dialoguaient, et malgré mes efforts pour n'être pas indiscret, j'ai appris que la toilette de madame X... avait coûté trois mois de salaire à son mari ; que le petit Athanase Chantefor, âgé à peine de 17 mois, avait fait sa première dent, etc. Alors j'adressai à sainte Cécile une fervente prière et je la suppliai d'éloigner de mon esprit et de mon cœur ces profanes distractions. Et je fus exaucé. J'eus la soudaine inspiration de placer mes deux mains en cornet derrière mes oreilles et de les laisser là pendant toute la durée du concert. Je ne voyais pas grand'chose, mais j'entendais très-bien, et j'eus l'amer regret de n'y avoir pas songé plus tôt.

**

Maintenant, causons un peu du concert de Melle Terroux, il en est grandement temps.

Comme appréciation générale, il nous a paru que les quatre premiers numéros du programme, n'ont pas été d'un choix très heureux. Nous ne contestons pas leur mérite de facture puisqu'ils étaient signés Chopin, Rubenstein, Massenet et Flégier ; mais nous prétendons que ces pièces n'étaient pas d'un genre assez enlevant pour réchauffer la salle du premier coup. Nombre de pièce de la dernière partie du programme, d'un genre beaucoup plus léger ont obtenu de vigoureux applaudissements. Mademoiselle Terroux n'est pas un soprano vigoureux, mais elle possède une jolie voix d'une étonnante flexibilité, puis sa diction est avant tout à peu près parfaite. Chose extrêmement rare en notre pays. Si mademoiselle Terroux songe bien, que Mme Calvé elle-même ne possède pas une grande voix et que tout ce qui fait son charme, c'est sa diction ; elle n'aura garde de se formaliser de notre assertion. Par exemple, nous lui reprocherons une légère tendance à laisser monter sa voix dans la *Valse de Cendrillon* et dans la *Chanson provençale*, toutes deux de Massenet. Nous expliquons ce fait en accusant madame Turner, l'accompagnateur, de n'avoir pas suffisamment soutenu la voix. Cette dernière a de grandes qualités et sa réputation comme accompagnateur n'est plus à faire ; mais elle a pu avoir une distraction ; peut-être même ne s'est elle pas rendu compte de ce qui pouvait facilement être corrigé. Enfin, nous avons retrouvé Mlle Terroux vraiment chez elle dans l'air de *Micaëla* de Carmen et dans l'*Agnus Dei* de Bizet. On dirait que la musique de Bizet a été écrite spécialement pour cette dernière. Elle nous a tout simplement charmé. Nous venons de prodiguer des louanges à Mlle Terroux et elles sont à ce point méritées que nous voudrions avoir plus souvent l'occasion de l'entendre.

M. Renaud ne nous a pas semblé aussi en verve qu'aux auditions passées ; cependant, il s'est noblement acquitté de sa tâche. Ce qui nous plaît en lui, c'est qu'il s'attache moins à faire poudroyer les arpèges et les gammes, exercices devenus de virtuosité courante, qu'à s'inspirer de la pensée qu'il a à traduire et à s'identifier lui-même avec l'auteur.

M. Desève, violoniste, nous a un tantinet massacré le *Concertstück* de Vieuxtemps, mais il s'est racheté dans les autres pièces plus brillantes et plus faciles d'allure. La partie obligée de l'*Agnus Dei* de Bizet nous a fait l'effet d'être un peu tourmentée.

Enfin, mademoiselle Lucie Taschereau possède une voix de mezzo soprano bien timbrée. Elle chante avec goût, mais elle n'est pas exempte de froideur et elle a parfois de certaines moelles d'articulation.

**

Dans mes dernières notes sur le dernier concert Plançon, il s'est glissé une coquille que je m'empresse de rectifier. Le *typo* condamné à déchiffrer mes hiéroglyphes m'a fait dire que Plançon était avant tout un chanteur de *variance*. C'est *romance* qu'il faudrait lire. A propos de ce concert, je veux constater en outre de ce que j'ai dit, que si M. Plançon avait chanté dans une autre ville que Montréal, le répertoire qu'il nous a servi, il aurait été fortement blâmé pour un choix aussi terne. Nous ne sommes pas aussi ignorants que ça, après tout, et lorsque nous nous en apercevons, nous le disons. D'un autre côté, on nous assure que ce piètre choix était dû à l'insuffisance de l'accompagnateur, madame Abbott. Alors, pourquoi n'a-t-on pas remédié à cela en remplaçant cette dernière ? C'était si simple.

**

Le 19 mars, plusieurs de nos amateurs bien connus dans le monde où l'on chante, se feront entendre à la salle Karn, lors de l'audition des élèves du professeur Alex. M. Clerk.

**

La soirée au bénéfice de la maison de refuge française de Montréal, à l'Académie, a été un succès sur toute la ligne. *Les Pattes de Mouche*, cette comédie si spirituelle de Victorien Sardou et si difficile d'interprétation pour des amateurs, a été rendue d'une façon inattendue. M. Arthur Laramée dans le rôle de *Prosper Block* nous a fait voir toute la souplesse de son talent. Nous croyions ce rôle d'accès trop difficile pour un amateur, mais nous avons dû changer d'opinion. En scène, M. Laramée a beaucoup d'aisance, son jeu de physionomie est d'une précision remarquable et sa diction est nette, et sans avoir peut-être ce *chic* extrêmement parisien, chose introuvable chez les canadiens, elle ne s'écartait pas de la dignité. Mme de Gonzague, dans le rôle de *Suzanne* a fait preuve de beaucoup d'habileté et de science. Il nous a fait plaisir de constater que nous avions parmi nous des amateurs pour qui les secrets de l'art dramatique ne demeuraient pas absolument impénétrables. N'oublions pas de mentionner parmi ceux dont les rôles étaient consciencieusement étudiés MM. Pierre Beullac, dans *Vanhove*, Marcel Beullac, dans *Thirion* et Louis Martin, dans *Busonier*. Pour ce qui est de M. Louis R. de Lorimier qui a personnifié l'amoureux *Paul*, il nous a donné une bonne idée de ce que peuvent faire les collégiens, lorsqu'ils se mettent en tête de s'enflammer ; cependant il a péché par excès de mièvreries. Du côté des femmes, mesdames Trouillard, Prax et Jourdain méritent une mention. Les autres interprètes avaient de solides qualités artistiques, mais n'ont pas été exempts de faiblesses dans le dialogue et dans l'action. Mme J. Bennati, qui a été répétiteur et qui a droit à nos félicitations ; Melles Terroux et Taschereau, ainsi que MM. A. Payette et L. Sohier, ont pris part aux entr'actes.

On doit répéter sous peu les *Pattes de mouche*.

**

Le directeur du théâtre des variétés a résolu de faire de nombreuses et efficaces améliorations. Nos critiques passées sur ce théâtre, bien qu'un peu sévères, n'ont fait que confirmer le grand cas que nous faisons du seul théâtre français de Montréal. Nous ne modifierons pas du tout nos appréciations futures tant nous avons en horreur les réclames frelatées ; mais nous encouragerons fortement tout le public montréalais à se montrer favorable à la louable tentative que font nos vaillants artistes pour implanter à jamais une scène française permanente, au Canada.

**

A l'audition d'élèves du professeur Alexis Contant, qui aura lieu à la salle Karn, au commencement d'avril, M. J.-B. Dubois, violoncelliste, et madame J. Bennati, chanteuse, prêteront leur concours.

**

A l'Eldorado, on a demandé, lundi dernier, à M. Milo, le chef d'orchestre, de jouer la Marseillaise. Celui-ci a refusé sous le prétexte que M. Boiron, le propriétaire-gérant, le lui avait formellement défendu. Une question, M. Boiron : — Votre clientèle, dans votre établissement où il ne se dit ou chante que du français, se compose-t-elle d'Anglais ou de *Canadiens-français* ? Pourquoi donc avoir voulu faire preuve de loyalisme, alors que cela n'était pas nécessaire ? Il aurait bien mieux valu faire plaisir aux Canadiens qui ont du sang français dans les veines, et non pas du jus de pruneau.

**

Dans notre dernière appréciation de la troupe des *Soirées de famille*, nous avons omis par mégarde le nom de M. Ernest Tremblay. Nous nous reprendrons ; que ce dernier prenne courage ; il aura son tour comme les autres. Vu l'abondance des matières, nous ne parlerons pas du *Chapeau de paille d'Italie*.

**

Les élèves du Mont Saint-Louis, sont à préparer une séance qui aura lieu, le 13 mars, dans leur salle académique, Mgr. D. Falconio, délégué papal, présidera cette séance.

Accusons réception de la *Valse espagnole* écrite spécialement pour piano, par M. Emiliano Renaud, alors qu'il était à Vienne. Notre appréciation se bornera à constater qu'elle n'est pas banale et qu'elle peut faire très bon effet dans un concert. Elle est difficile d'exécution et nos amateurs sérieux devront s'escrimer assez longtemps avant de donner la vélocité voulue aux descentes d'octaves qui se répètent souvent et sont d'un effet pittoresque. L'édition n'est pas mal réussie au point de vue lithographique et artistique.

**

A cause de l'abondance des matières nous sommes forcés de parler le plus brièvement possible du dernier concert de la Symphonie. Le programme était bien choisi et a été scrupuleusement rendu. Nous croyons cependant que la symphonie de Haydn, celle appelée "The Queen's," n'a pas eu tout le succès qu'elle méritait, tant au point de vue du rendu qu'à celui de la facture. Il y avait peut-être là trop de délicatesse d'exécution et de composition, pour le dilettantisme encore bien jeune de de l'auditoire. Mme Ives, dans le 1er concerto de Mendelssohn, pour piano et orchestre, n'a peut-être pas eu toute l'ampleur et la sonorité d'une virtuose, mais elle a joué avec précision et a fait preuve de bon goût. Melle Sadie Dowling, n'est peut-être pas un contralto extraordinaire au point de vue du timbre et de l'ampleur, mais elle chante juste et avec goût.

Au prochain concert de la Symphonie, qui aura lieu le 23 mars à 8 heures du soir, nous entendrons le célèbre violoniste Henri Marteau. Le directeur, M. J. J. Goulet, ira jeudi prochain à Ottawa, avec son orchestre.

Gustave Comte.

ECHOS

La *Revue des Deux Mondes* publie un travail du journal de LaRocque sous le titre : "Esquisse d'un programme naval en 1900." Il l'établit en vue de l'offensive, et de la résistance aussi. L'offensive doit avoir pour but définitif des débarquements, une invasion sur un point de l'empire britannique considéré comme vital.

Cette offensive est depuis longtemps prévue en Angleterre. Chaque fois que se fait sentir le besoin d'un supplément au budget de la marine, cet épouvantail s'agit aux yeux du parlement anglais. Le général, nous le constatons est le premier, à notre époque, qui ait saisi l'opinion publique de cet audacieux projet.

Ce travail est paru à un moment très opportun. Si, en effet, tout le monde est d'accord sur la nécessité pour la France, d'avoir une forte marine, il n'est pas moins vrai de constater que la marine française (c'est le journal LaRocque qui parle) est dans un état déplorable. Dans ces circonstances, il est vraiment réconfortant pour notre patriotisme alarmé de constater qu'il ne reste rien de toutes ces assertions alarmantes, après les déclarations du journal de LaRocque. Tout ceux qui sont troublés par les attaques dirigées contre la marine française ; tout ceux qui cherchent avidement un peu de lumière dans cette confusion de théories développées depuis si longtemps déjà sauront gré au journal de LaRocque d'avoir remis les choses à point.

L'histoire pourra enregistrer la reddition de Cronje comme le fait le plus extraordinaire qui ait illustré ses pages.

Les anglais eux-mêmes sont les premiers à reconnaître le mérite de ce petit peuple Boer qui travaille pour son indépendance. Pour nous qui savons priser ce mot si grand de liberté nous sommes pris d'admiration au récit de la résistance de Cronje.

Les Français au Transvaal. Une preuve que les français ne sont pas neutres dans la guerre du Transvaal, c'est que leurs canons, par leurs précision étonnante jetent la consternation dans les camps ennemis.

A cette occasion M. Villebois-Mareuil fait l'éloge de deux ingénieurs français, directeurs de l'artillerie et du génie dans l'armée Boer : MM. Léon et Grumberg. Voici ce qu'il dit : "Les Boers prêtent à Léon un pouvoir surnaturel ; toute l'autorité du généralisme lui a été déléguée en ce qui touche l'artillerie, et l'on doit reconnaître que cet ingénieur aura mérité la confiance et la gratitude du Transvaal."

Grumberg est plus humanitaire. Il a pour lui la tâche à Prétoria et à Johannesburg. On lui envoie le matériel blessé et il fait des cures merveilleuses. Les deux représentants du Creusot mettent à profit la belle installation et le dévouement de la Compagnie de chemin de fer hollandais pour la réfection du matériel détérioré. Il ont, en outre, une fabrique de projectiles qui fonctionne à Johannesburg, et qui a résolu d'une façon inespérée une des questions les plus inquiétantes de la guerre, celle de l'approvisionnement des munitions.

Le "Herald" a pris dans les événements de la semaine dernière une attitude qui lui fait le plus grand honneur. Il avait tout à perdre à ne pas flatter les préjugés de l'élément anglais sur lesquelles le "Star" a battu monnaie depuis 1896. Cependant, il a stigmatisé la conduite des étudiants de l'université McGill à l'égard de la presse française et de l'université Laval.

L'Argousin Lebeuf a prononcé l'autre jour un mot à la Mirabeau.

La commission de police était en séance, quand le sous-chef Lapointe vint avertir M. Lebeuf que le lieutenant-gouverneur Forget, des Territoires du Nord-Ouest, désirait lui parler dans le bureau des magistrats de police.

"Dites au lieutenant-gouverneur," répondit fièrement le successeur de M. Rainville, "que je donne toujours au devoir préséance sur le plaisir. Je le verrai après la séance. S'il ne peut m'attendre, eh bien, tant pis !"

Que diable, on est rigide ou on ne l'est pas ! Et puis, qu'est-ce, après tout, que le lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest, si ce n'est un chef de police à cheval ?

Dormons en paix. Il y a des gens qui veillent sur la dignité de Montréal avec un soin jaloux.

Le bon vieux sang qui faisait dire aux troupes du maréchal de Saxe : "Tirez les premiers, messieurs les Anglais," coule encore dans les veines de nos Canadiens-français.

On sait comment les étudiants de l'Université McGill insultèrent les femmes au passage en se rendant chez leurs confrères de Laval, le premier mars.

Le lendemain, et c'est le *Star* lui-même qui le raconte, comme les Lavallois défilaient en face de l'église méthodiste, rue Sainte-Catherine, un Anglais lança dans les rangs un projectile et se refugia dans un tramway. La foule allait lui donner la chasse, quand quelqu'un cria : "Les dames ! Il y a des dames dans le tramway ! Epargnez les dames !" A ce moment, en effet, une dame, une Anglaise, voulut descendre de la voiture. Les étudiants, lui faisant un rampart, l'accompagnèrent en lieu sûr, puis ils revinrent au pas de course rosser leur homme.

Il ne faudra pas oublier d'insérer cet incident dans l'histoire des graves événements de ces jours derniers. Il vaut de l'or.

Prière de ne pas confondre le "Contingent Fund" de la compagnie minière "Montreal-London" avec les contingents militaires de Sir Wilfrid Laurier.

Ceci soit dit pour excuser l'erreur involontaire commise par un de nos collaborateurs, au détriment de la dite compagnie.

Parmi les journaux boerophile, il nous fait plaisir de signaler "l'Union" de Saint-Hyacinthe qui fait preuve de beaucoup d'indépendance de caractères et de liberté d'esprit.

Les douze cents dollars, votés par le conseil municipal, pour prolonger d'un jour la noce que le pays paie aux "Strathcona's Horse" avant le bal que leur donneront les Boers, auraient été bien plus utilement employés à améliorer l'état sanitaire de la ville, en nettoyant les rues et ruelles et y enlevant les animaux morts.

Mais M. Préfontaine n'a pas voulu perdre cette occasion de se *boomer* au prix des Anglais—qui pourtant lui ont fait une réputation peu enviable de *boodler*.

Comme l'enfant qui crie pour avoir son castoria, M. Préfontaine se trémousse pour avoir son petit bout de parchemin.

S'appeler Sir Raymond, tandis que M. Tarte sera encore Israël tout court.

Quelle suave vengeance !

L'impôt de la guerre ne pèsera pas seulement sur les épaules du peuple anglais, mais aussi sur celle des malheureux colons qui ont commis l'imbécillité de s'emballer dans l'impérialisme. Voici ce qui passé aux Communes anglaises, lors de la première lecture du bill de l'emprunt des 35,000,000 de livres sterling. M. Timothy Healy, député nationaliste pour Louth North, a donné avis qu'il présentera à la deuxième lecture du bill un amendement à l'effet d'étendre la mesure de manière que toutes les colonies dotées de gouvernement responsable, qui ont été responsables, qui ont été si empressées de fournir des hommes soient aussi tenues de supporter le fardeau de l'emprunt de la guerre.

Comme on le voit l'impôt du sang n'a pas suffi, il faut celui de l'argent. Ce dernier fera peut-être comprendre au colonel Laurier la bêtise qu'il a commise en suivant les dictées de sir Chs. Tupper.

Comme mot de la fin : Henri Heine disait un jour à un ami.

—Oh ! que je m'ennuie. Voilà le moment de l'année où j'ai l'habitude de voyager, et je ne sais pas où aller !

L'ami lui répondit :

—Avez-vous été en Angleterre ?

—Non, dit Heine.

—Alors, pourquoi n'y allez-vous pas ?

—Ah ! non, répondit Heine. Il y a trop d'anglais !

ALBERT THIBAUDEAU.

EMILE LYONAIS

ENTREPRENEUR ELECTRICIEN

Spécialité de lumières et de timbres électriques. Estimés donnés pour installation électrique. Appareils fournis et posés. Les commandes sont exécutées sous le plus bref délai et au plus bas prix.

Bureau et Exposition Permanente d'Appareils,
180, rue Saint-Jacques, Chambre 1, 4me étage.

BELL. TEL. MAIN, 3326. MONTREAL.

LES DIMANCHES

Les Petits Vendeurs

Pourront se faire de jolis bénéfices en vendant "Les Débats"

S'adresser depuis 6 heures, le matin, au numéro 71, rue Saint-Louis.

Pardessus de Printemps !!

Notre stock d'étoffes pour PARDESSUS DE PRINTEMPS est au complet ; les couleurs drab et grise (rayées) sont en vogue ; nous nous en sommes procurés. Notre coupe donne satisfaction ; nous en avons la preuve tous les jours, par la clientèle attirée qui nous patronise

HENRI DUBORD

MARCHAND-TAILLEUR

1373—RUE SAINTE-CATHERINE—1373

PETITES ANNONCES :

Deux lignes 25 sous.

RAVIOLI. — Le dimanche, chez Roncari, 45 rue Saint-Laurent, un régal à l'italienne. gnoch, ravioli, spaghetti, civet de chevreuil, salmis de lièvre, fromage, café, fruits, 25 sous. Mentionnez LES DEBATS et vous serez bien servis.

MARCHANDS. — Les marchands de journaux qui n'ont pas encore reçu la visite de nos agents sont priés de nous envoyer leur commande par téléphone.

ETUD. EN DROIT, 26 ans, tr. dist. ay. pas de f. seul et triste, dés. mar. av. j. f. gent. iust. dist. avec fort. si possible, qui serait heureuse de mettre tout son bonheur dans le partage d'une affective. Ecriv. aux *Débats*. Discretion absolue. Lettres remises.

H. REYNAUD 1528, rue Sainte-Catherine,

LE RENDEZ-VOUS DES GAIS LURONS

Spéc'alité de la maison : le meilleur vin canadien en ville. Un verre d'une chopine pour 5 sous, 40 sous le gallon.

Liqueurs de choix ; cigares importés et domestiques.

PAQOT et MENTIOR

Sont les meilleurs agents intermédiaires pour les produits belges, français et allemands.

Importations de vins, conserves, champagnes etc.
— RUE SAINT-JEAN —

NOUVEAU MAGASIN DE CHAPEAUX et FOURRURES

Les messieurs sont invités à venir voir notre nouveau Magasin et notre stock de CHAPEAUX pour le Printemps.

Aucun trouble n'a été épargné pour faire le meilleur choix des Chapaux qui seront les plus à la mode.

LES FORMES de nos CHAPEAUX durs sont les plus nouvelles.

NOS CHAPEAUX MOUS sont élégants et de bonne qualité.

NOS CHAPEAUX NOIRS d'un beau fini. Dans les CHAPEAUX et COULEURS, nous avons les plus belles nuances.

Si vous voulez un CHAPEAU DE SOIE de bonne qualité, à forme Parisienne (la dernière mode) venez nous voir. Tout est nouveau chez nous, le Magasin, les Marchandises et les Modes.

NOS BAS PRIX nous seront une bonne reclame.

P. G. DUGRE,

IMPORTATEUR ET MANUFACTURIER.

1525 rue Sainte-Catherine,

entre les rues Amherst et Saint-Thimothée,

MONTREAL.

APPARTEMENT : chauffé et libre pour deux messieurs. Ecrivez Boite de Poste 2300.

DE L'ARGENT : Des agents intelligents et dégoûdés trouveront de quoi s'exercer en s'adressant aux "Débats."

SARAH : Tu es vraiment ravissante sur les photographies de MM. Laprés et Lavergne, j'en commendrai pour en envoyer à mon Paul afin qu'il ne m'oublie pas trop.

SUZETTE.

CHER DOCTEUR, j'ai vu ta photographie dans la vitrine Laprés et Lavergne, et je la trouve parfaite. Que tu es donc gentil de t'être fait photographier dans cette pose. J'irai en chercher cette semaine chez ses messieurs ; dis, veux-tu ?

ERNESTINE.

ETAT D'AME

Le meilleur, le seul moyen d'éviter un danger est de le regarder bien en face. Les âmes molles, les caractères mai trempés, les jouisseurs qui mettent leurs intérêts au-dessus de ceux de la patrie, ont seuls excusé ou tenté de pallier l'explosion de francophobie intense, de haine du français qui a si fortement ému notre population la semaine dernière.

On a dit que ce n'était là que jeux d'étudiants en rupture de classe ; l'exubérance de jeunesse bien pardonnable en temps d'excitation patriotique et on est parti de ce point pour en certains coins obscurs, blâmer les étudiants de Laval refusant de parader lundi, côte-à-côte avec les McGill.

On a tort de traiter aussi légèrement les frasques dangereuses des étudiants du McGill ; comme on a tort de blâmer les étudiants de Laval agissant sous l'empire des sentiments les plus élevés.

Le public ne connaît que ce qu'ont bien voulu lui dire les journaux, et les journaux français n'ont pas dit toute la vérité.

En agissant comme ils l'ont fait, les journaux français ont montré qu'ils comprenaient mieux le patriotisme et la loyauté que le *Star* poussant ouvertement à la guerre civile.

Mais cette vérité, les étudiants de Laval la connaissent, et la connaissant, ils se soucient peu d'accepter cette branche d'olivier que les McGill leur tendent, moins par amour de la paix que pour donner une satisfaction à l'opinion publique qui les condamne.

Les excès criminels auxquels se sont livrés les McGill le 1er mars n'ont peut être pas été commis délibérément ; les étudiants n'ont pas décidé, par avance, de violenter la population française ; ils ont agi spontanément, naturellement, obéissant machinalement aux sentiments malveillants dont ils sont animés contre tout ce qui est français.

Leur conduite odieuse a été la résultante de l'entraînement moral qu'ils doivent à la lecture des journaux comme le *Star* et le *McGill Outlook*, organe de leur université.

Les étudiants du McGill, partis de leur terrain sans plan préconçu, ont, dès leurs premiers pas dans la rue Sherbrooke, marché avec la ferme intention de forcer les Canadiens-français, bon gré, mal gré, à subir leurs volontés.

Il faut, aujourd'hui qu'on peut parler sans craindre de troubler la paix, que cela soit connu.

Si les McGill n'avaient été égarés que par leur patriotisme, ils se seraient, le long de leur route, arrêtés devant tous les grands édifices non pavés, sans s'occuper de la nationalité de leurs occupants et auraient demandé leur pavoisement.

Au lieu de cette exigence impartiale, ils ont restreint la manifestation de leurs effronteries aux édifices français.

Ils ont débuté par la cathédrale catholique, ont continué par le Séminaire Saint-Sulpice, les journaux français et la Compagnie transatlantique, pour finir par l'Université Laval.

Les remarquables excuses qu'ils ont présentées à Laval, alors qu'ils sont restés muets vis-à-vis des autres institutions insultées, prouvent, au delà de tout doute, la nature des sentiments déplorables que l'Université de McGill professe contre la majorité de notre population.

Si les étudiants étaient sincères, ils auraient, sans s'humilier,—on ne demande jamais cela à des jeunes gens,—manifesté quelques regrets et renié toute solidarité avec cet ennemi des Canadiens-français qu'est le *Star*.

Tout aurait été oublié, alors que maintenant on se souvient de tout et qu'on s'en souviendra encore longtemps au grand détriment de la bonne harmonie entre les citoyens.

Ce n'est pas ainsi qu'ont agi les étudiants de Laval, dont la conduite a été aussi digne, aussi loyale, aussi patriotique que celle des McGill l'a été peu.

Leur nom ayant été mêlé à des insultes adressées au *Herald*, les Laval ont immédiatement protesté contre ces accusations et exprimé le regret qu'ils avaient éprouvé en apprenant ce qui était arrivé.

Il y a loin de cette noble attitude au silence hautain que l'Université McGill a gardé vis-à-vis les institutions et les citoyens contre lesquels ses étudiants ont eu des torts si graves.

On ne s'étonnera plus maintenant du refus opposé par Laval à l'invitation du McGill.

L'université anglaise a justement honte de sa conduite et voudrait la faire oublier, se faire blanchir, en ouvrant ses rangs à l'université française, quitte, la parade finie, à recommencer les scènes du 1er mars si Mafeking était délivrée, et les drapeaux ne monteraient pas assez vite au haut des mats.

Car il y a au McGill des élèves ayant la haine du français. Pour eux, tout ce qui n'est pas anglais est français au Canada, et ce n'est pas une parade faite en commun qui pourra effacer cette haine, mettre fin à cet état d'âme.

Qu'on ne nous accuse pas d'exagération, car nous allons montrer cette malheureuse disposition d'esprit en mettant sous les yeux de nos lecteurs, une bluette, une perle d'esprit et de bon goût ! trouvée dans le journal le *McGill Outlook*, publié par et pour les étudiants du McGill

Nous traduisons :

Il y avait un français qui se vantait d'avoir tué une douzaine d'officiers anglais, et il promettait de continuer cette besogne. Un soir qu'il entra comme d'habitude, dans son café il vit avec étonnement qu'un de ces "Anglais" haïs avait pris sa chaise, sa chaise sur laquelle personne autre que lui n'avait encore osé s'asseoir.

Maitrisant sa colère, il ota son ceinturon, mit son sabre de côté, et commença à insulter l'officier anglais parfaitement inoffensif qui s'était si inconsciemment assis sur sa chaise.

Il lui marcha sur ses pieds anglais, enleva ses chandelles à l'anglais; fit toutes sortes de choses sans être capable de troubler le moindre la placidité de l'autre.

A la fin, il arracha le journal des mains de l'anglais; alors celui-ci se leva lentement et déploya aux yeux étonnés du Gaulois un soldat de la garde de six pieds haut. Le géant se pencha au-dessus de la table, saisit le nez du français d'une main et son menton de l'autre et lui ouvrant la bouche, il se pencha et lui fit tomber la cendre de son cigare dans la bouche.

Poussant un hurlement et tenant sa machoire inférieure des deux mains, le français se sauva de la chambre. La machoire était fracassée et depuis lui ni ses camarades ne furent vus à ce café.

L'officier anglais était feu le général Sir James Simpson qui, pendant un temps, commença en Crimée et était à cette époque un des hommes les plus grands de l'armée Britannique.

Les lecteurs des *Débats*, jeunes ou vieux, grands ou petits; hommes, femmes ou enfants ont-ils jamais lu quelque chose de plus idiot que cette histoire là.

Un officier français qui depuis la Crimée aurait tué une douzaine d'officiers anglais serait connu; son nom aurait couru dans les journaux du temps; on en aurait parlé. Quand, comment ce foudre de guerre français aurait-il pu occire tant d'anglais que cela?

En les assassinant? c'est peu probable; il ne s'en serait pas vanté. En duel? aucun duel entre officiers français et anglais n'a eu lieu depuis 1815. A la guerre? la dernière guerre où les officiers des deux nations se sont rencontrés est celle de Crimée, où ils combattaient côte à côte et non l'un contre l'autre.

Cet officier français qui maîtrise sa colère pour oter son ceinturon et la déchaine quand il ne l'a plus est inventé de toutes pièces.

Quand à Sir James, s'il a existé, il est mort, et ne peut protester contre le rôle d'Hercule imbécile qu'on lui fait jouer. C'est malheureux, car il aurait dit à l'idiot qui a pondu cette histoire que les officiers anglais ne se laissent pas marcher sur les pieds et encore moins enlever leurs chandelles—Ah! ces chandelles!—pour la bonne raison qu'ils ne vont que dans les bouges où ce luminaire règne.

Il lui aurait dit surtout que la Crimée rappelait d'autre idée que celle qu'il lui prêtait. Il lui aurait dit que le soir d'Inkermann, sur ce champ de bataille où l'armée anglaise tout entière fut sauvée de la boucherie par l'héroïsme d'une division française, le général en chef, Lord Raglan, alla droit au général Bosquet—un de ces damnés français—et lui dit: "Au nom de l'Angleterre je vous remercie."

Ce sont là de belles pages, de splendides épopées, de magnifiques souvenirs qu'une jeunesse généreuse se plairait à cultiver, à rappeler pour entretenir la bonne entente entre les fils des deux peuples alliés.

Au lieu de cela les descendants des habits rouges d'Inkermann, émigrés au Canada, ne se souviennent des pantalons rouges qui ont sauvé leurs pères, leur armée et leur honneur que pour écrire des inepties comme celle du "McGill outlook."

Ils les écrivent parcequ'ils savent que leurs lecteurs les goûteront, s'en délecteront et que leur fanatisme aidant, ils les tiendront pour vraies.

Ils les écrivent pour entretenir, exciter, aviver cette haine de race dont les scènes du 1er mars n'ont été qu'un effet, une conséquence.

Un tel écrit, où la stupidité le dispute aux sentiments les plus bas, n'aurait jamais du paraître dans le journal d'une université si celui qui l'a conçu et ceux qui l'ont publié ne se soutenaient en parfaite communauté d'idée avec leurs lecteurs.

Les Laval ont donc raison de refuser la branche d'olivier artificiel que les McGill leur tendent; ils ont raison d'attendre avant de parader à côté de leurs assaillants d'hier que ces messieurs fassent parade de sentiments moins hostiles vis-à-vis de ce qui touche aux français des deux côtés de l'océan.

JEAN MIGEON.

Pour Monsieur Borden

Nous avons toujours cru que le devoir de la milice, en temps de troubles, était de protéger également tous les citoyens. Car, après tout, que deviendrons-nous si cette protection nous manque, quand des hordes sanguinaires soudoyées par un puissant journal viennent nous attaquer jusque dans nos demeures? Or, voulez-vous savoir comment on comprend le devoir, chez quelques-uns de nos soldats? Lisez ces lignes, tirées du *Star* du 3 du courant:

"The regiment was in the midst of a smoking concert when Lt.-Col. Busted received a telephone message from Lt.-Col. White, D.O.C., ordering the regiment to proceed at once to the Drill Hall, where the Laval students and their sympathizers were attempting to force an entrance to the building, presumably for the purpose of securing rifles and bayonets wherewith to arm themselves.

"The scene which followed was one of the strangest ever witnessed in a local armory. With one united cry 'Now we can get at them', the Vic's both active and re-

"served, tumbled over the chairs in their mad rush to get down stairs. The scene forcibly recalled Lord Byron's famous lines:

"There was a sound of revelry by night."

De tout ce fatras, il faut retenir un mot.

"Now we can get at them"—"ENFIN, NOUS ALLONS DONC LEUR EN DONNER!"

Voilà les gens à qui la population du Canada, tant française qu'anglaise, paie des uniformes, des fusils et des munitions, et voilà l'usage qu'il sont prêts à faire de ces présents. Il leur faut du sang. Leur joie débordante à la pensée qu'avec de la poudre et du plomb il vont supprimer quelques *Frenchmen* qui n'ont pour se défendre que des bâtons. Car il n'y a pas à s'y tromper, *them* ce sont les Canadiens-français.

Au nom des nôtres, puisque les journaux de la rue Saint-Jacques, qui ont le monopole des aînées, n'en ont pas le cœur, nous attirons l'attention du ministre de la milice, l'honorable M. Borden, sur le cri de *fauve* par lequel les carabiniers Victoria ont traduit leur haine. Laisser des armes entre les mains de pareils gens, c'est mettre nos vies et nos biens à leur merci.

Et sait-on bien ce que c'était, cette prétendue attaque de nos étudiants et de leurs amis contre le manège militaire de la rue Craig? Laissons encore la parole au *Star*:

"Comme la foule passait à l'angle des rues Cadieux et Craig, un paisible Canadien-français, qui se tenait avec un compagnon près du manège, fut frappé par un bâton glacé. Le pauvre homme en reçut une vilaine blessure. La foule se rua ensuite sur le bâtiment, mais un FAIBLE jet d'eau suffit à la disperser."

La veille, cinq PUISSANTS jets d'eau n'avaient pas suffi pour repousser la populace anglaise à l'université Laval.

Il est aussi à remarquer que la jeunesse de McGill, en quittant le lieu de la bataille, s'en alla tout droit à la salle d'armes des Victoria, dont elle chercha à s'emparer. Un bref récit de cette tentative, qui n'a pas été contredit, a paru dans la presse française.

De cela, pas un mot dans le journal de M. Graham. Tant qu'on enfonce les portes des journaux canadiens-français et qu'on nous assomme dans les rues, le rédacteur et propriétaire du *Star* trouve cela très spirituel. Il le raconte sous l'entête flamboyant de "patriotisme pratique." Naturellement, pour avoir la "loyauté pratique," les Canayens sont bien obligés de se laisser faire.

Si l'on doutait encore des bonnes intentions de la milice anglaise de Montréal à notre égard, on n'aurait qu'à lire ces quelques lignes, tirées du dernier numéro du *Sunday Sun*:

"The one common gathering place of the English-speaking citizens spoiling for a fight was the Drill Hall.

"Mixed with the militiamen were hundreds of former members of the various corps as well as large bodies of Grand Trunk and Canadian Pacific workmen. It was a stalwart lot of men altogether, and they were prepared for business, carrying convenient lengths of lead or iron piping, pieces of heavy rubber, hand hose and clubs and sticks of various descriptions. Early in the evening, on authority received from headquarters at Ottawa, the district officer commanding, Lieut.-Col. White, issued orders for each of the following corps to furnish at once a guard consisting of an officer and eighteen men:

"Duke of York's Royal Canadian Hussars.
"Third (Montreal) Field Battery.
"Second Regiment Canadian Artillery.
"First Prince of Wales' Regiment Fusillers.
"First Victoria Rifles.
"Fifth Royal Scots.
"Sixty-fifth Mount Royal Rifles."

Voyez. De l'aveu même d'un journal anglais, des groupes considérables d'employés du Pacifique et du Grand-Tronc, armés de solides gourdins, de barres de plomb et autres colifichets de même nature, fraternisaient avec une milice chargée de veiller sur nous, quand leur seule présence à cet endroit constituait une provocation. Il serait drôle de savoir comment on aurait reçu, ce soir-là, les Canadiens-français auxquels aurait pris fantaisie, non pas d'aller assiéger le manège, mais seulement d'y mettre les pieds.

N'est-il pas vrai que la police, pendant que la vieille garde de MM. Hays et Shaughnessey s'appretait ainsi froidement à l'assassinat sous les yeux de nos troupes, empêchait par la force tout attroupement canadien-français dans la rue Ste-Catherine et ailleurs?

F. O. ASSELIN.

ETUDE LITTÉRAIRE

A PROPOS DE LANGAGE

Comment se fait-il que dans le langage, il s'opère de si grandes modifications par le cours des siècles; que les mots, usés par le temps, subissent des transformations successives ou s'altèrent; que le style revêt de nouveaux ornements, de nouvelles parures; que les circonlocutions s'étiolent et dépérissent; que les néologismes enfin deviennent ordinairement en honneur avant d'être consacrés pour toujours par l'académie ou par l'usage?

Deux causes nous apparaissent dans toutes ces transformations:

Aujourd'hui nous dirons quelques mots de la première, celle qui découle de l'influence de chaque nation sur chaque nation.

Influence de chaque nation sur chaque nation, c'est-à-dire parenté d'idées, établie par leur croisement entre elles; identité des opérations de l'esprit dans l'interprétation du Beau; similitude de croyances artistiques dont le premier principe est une sorte d'atavisme intellectuel.

Dans cette immixtion est renfermée la transformation des langages; dans cette fusion sont contenus les moyens de simplification de l'histoire de la littérature universelle.

Si nous jetons un regard en arrière, nous voyons que la première préoccupation en l'homme, c'est évidemment la civilisation. Joint à ceux de ses semblables, tous ses efforts se concentrent au travail émancipateur de l'intelligence.

Et par ce labeur, il a fourni le lien par lequel les peuples sont devenus la grande conscience humaine.

En parlant ainsi, je ne veux montrer que l'influence bienfaisante de l'esprit d'un peuple civilisé sur celui d'un autre peuple à son enfance que la civilisation n'a pas encore fourni, et n'a nullement l'intention par ce rapprochement d'unifier la pensée humaine. Il est évident qu'il serait téméraire de conclure à l'unité de l'esprit humain. Prétendre à l'unification des langages serait une tentative vaine qui n'aboutirait qu'à une sorte de panthéisme des littératures. Cependant les peuples ont tant de ressemblances entre eux, que nous sommes forcés à chaque instant de les rapprocher par des vues comparatives.

Nonobstant leur caractère distinctif, dû à leur tempérament, au climat, au milieu, un peuple ne pourrait se dire indépendant de l'influence étrangère et ne pourrait nier le rapprochement intellectuel des nations.

De même, siècle par siècle, le langage s'est senti de l'influence étrangère. C'est ainsi, par exemple, que le néologisme a suivi le mouvement de la civilisation et s'est implanté dans l'âme des foules, dans l'analyse des sentiments et des sensations.

Evidemment, il n'est pas toujours bien vu du public qui l'accueille souvent avec ironie et dédain, qui finit par le détruire, ou par l'accepter et le rendre indispensable.

Jadis, enfant gâté des salons ou de la rue, il s'use peu à peu et devient inutile.

Tel, au contraire, est plus heureux: l'usage le consacre à jamais et il nous paraît une innovation nécessaire au progrès de la littérature.

D'autres ont le don de faire verser des larmes; d'autres sont vibrants et pleins d'émotion; d'autres enfin, détestables et prétentieux ont été inventés par des littérateurs inconscients et ne peuvent ni justifier, ni expliquer leur utilité: ce sont ceux là dont il faut arrêter le progrès.

Dans tout ce qui nous entoure, la cause d'un perfectionnement peut aussi être une cause de décadence. Tels, par exemple, les systèmes littéraires en France depuis Louis XIV sont-ils tombés par l'abus de ce qui avait fait leur force. Tel le classicisme a-t-il fini dans les "ruelles" et dans les salons littéraires du XVIIIe siècle, par l'abus de ses grandes qualités. Tel le romantisme est-il tombé par l'abus des circonlocutions, des métaphores et des antithèses, ou si vous le voulez mieux, par cette ostentation du "moi haïssable" dont parlait Pascal. Tel le naturalisme se meurt-il victime de ses procédés d'art, dont, toujours par abus, il a faussé les éléments.

Assurément, s'il nous est donné de découvrir de grandes choses dans le rapprochement intellectuel des peuples et des langues, source de leur mouvement continu, il est aussi évident que de vouloir fixer une langue, ce serait arrêter le progrès. C'est Victor Hugo qui nous le dit.

Mais d'un autre côté, nous dit Philarite Charles: "donner une liberté effrénée aux mots, à leur vagabondage, à leur mixtion, à leur alliance, à leur caprice, serait exposer un idiome au plus grand malheur qui puisse lui arriver, à la perte de son caractère propre, à la ruine de son génie."

Voltaire prévoyait déjà dans l'Encyclopédie le malheur qu'il y a d'innover sans cesse parcequ'une langue, disait-il, peut par elle-même devenir barbare. Et, continuait-il; "j'aimerais mieux que la langue s'arrêtât plutôt et que l'on entende encore les immortels ouvrages de ces écrivains illustres: Bossuet, Pascal, Racine et Corneille.

Or, c'est en introduisant ainsi des mots étrangers qu'une langue finit par tomber en désuétude.

Et comme preuve, ajoute Philarite Charles, il nous est facile de constater que la langue grecque reçoit son coup de grâce le jour où Julien se sert d'un grec asiatique et dès l'instant où la princessa Anne Comnène introduit dans la belle langue de Platon toutes les circonlocutions orientales.

Oui, continue le linguiste, "c'est une remarque fort curieuse que les langues se forment, croissent, se renouvellent, murissent et atteignent leur perfection au moyen des idiomes étrangers qu'elles s'assimilent; que cette assimilation seule les soutient et qu'à la fin de leur carrière cet élément de leur mort; les corrompt, les étouffe, les écrase et les tue."

Je ne crois pas, après ces paroles, qu'il y ait une plus noble ambition que celle de vouloir arrêter ce funeste envahissement, principe de l'existence d'une langue, mais aussi la cause de son dépérissement.

JEAN CHARBONNEAU.

LA MEUNIÈRE

Un beau drame de Anicet Bourgeois préparé par une partie des amateurs des Soirées de famille sous la direction de Mde Chapdelaine au profit des Dames Forestières de l'Ordre Indépendant de la Cour Bonsecours No. 219, sera joué pour la première fois le 20 Mars, à Montréal, dans la salle des spectacles au Monument National. Sans mentionner les noms de tous les acteurs, qu'il nous suffise de dire que les premiers rôles seront tenus par Mde Chapdelaine et par Mr. Dubreuil dont l'éloge n'est plus à faire. Nous verrons aussi dans des rôles importants Mr. J. Lemay et plusieurs autres. La partie féminine ne laisse rien à désirer : outre plusieurs jeunes filles, Melle A. Croteau aura un rôle de jeune amoureuse. Mde Savard, membre de cette cour, qui a bien voulu prendre part à cette soirée de circonstance, jouera le rôle de jeune Meunière. Une petite débutante de sept ans, Melle J. Béliveau s'acquittera d'un des principaux rôles de la pièce. En somme cette soirée promet d'être des plus intéressantes et les Dames Forestières de la Cour Bonsecours n'auront sans doute qu'à se féliciter d'en avoir confié le soin à Mde Chapdelaine. Un grand nombre de billets sont déjà retenus, que ceux qui veulent s'en procurer se hâtent d'aller à la pharmacie Décaray coin St-Denis et Ste-Catherine et à la librairie Ville Marie 210 St-Laurent, édifice du Monument National, à la pharmacie P. E. Barbeau, coin des rues Ontario et St-André, où ils sont en vente.

1 f.

Depeches de partout

Le Pape et l'Allemagne

Berlin, 10.—Le prince Hohenloke, ministre des affaires étrangères a annoncé à la presse associée que Léon XIII a exprimé le désir que le centre catholique ne fasse pas d'opposition au bill de la marine.

Les Etats-Unis et Hawaii

Washington, 11.—Le sénat a voté une pension annuelle de \$20,000 à l'ex-reine Liliuokalani.

La grippe à Boston

Boston, 11.—La grippe est à l'état épidémique ici.

Nouvelles du Klondyke

Dawson, Klondyke, 10.—Le vice-consul Morrison s'attend à ce que la plus grande partie des mineurs, de Dawson City, suivant leurs amis au Cap Nome. Ces derniers sont partis en dix-neuf expéditions qui tous sont rendus en sûreté. La population de Dawson diminue tous les jours et compte 6.000 habitants de moins que l'année passée.

Le maximum du revenu pour licences de boissons est limité à \$100,000 ; les permis d'hôtel sont à \$2,500. Les prix augmentent. La bière se vend \$100 par baril et le whiskey de \$40 à \$60 par gallon.

Les mines sont presque toutes submergées.

L'estimé place le montant d'or extrait, pour le district de Dawson seulement, de \$25,000,000 à \$30,000,000.

Libéraux battus au Manitoba

Winnipeg, 11.—M. Davidson candidat de Hugh John Macdonald a été élu par une majorité de 258. M. Davidson se présentait comme trésorier provincial.

Cette élection avait été rendue nécessaire par la démission de M. Ennis, libéral.

Un incendie considérable a eu lieu à Indian Head. Pas de pertes de vie.

Mort suspecte à Porto Rico.

San Juan, Porto Rico, 11.—John Wesley French, avocat, autrefois de New York, a été trouvé mort ce matin. Les circonstances de la mort prêtent à toutes sortes de soupçons.

Mademoiselle Henriot

Paris, 11.—Les funérailles de mademoiselle Henriot, l'infortunée victime de l'incendie du Théâtre Français, ont eu lieu hier. Les membres de la Comédie Française et des principaux théâtres y assistaient. M. Jules Claretie, directeur du théâtre, a prononcé quelques paroles d'adieu.

Paris, 10.—La Comédie française si cruellement éprouvée par l'incendie était en peine de se trouver un local. M. Coquelin a eu la générosité d'offrir son théâtre de la Porte Sainte-Martin, pour un mois sans charges ni loyer. Ce fait honore d'autant plus M. Coquelin, que tout le monde se souvient de ses dernières difficultés avec cette institution.

La fin d'une révolte.

San-Domingue, 11.—La rébellion qui sévissait dans le pays depuis quelques temps est pratiquement finie. Le général Pequin qui était à la tête des troupes rebelles a été arrêté.

Les américains aux Philippines.

Washington, 10.—Les américains sont dans la même passe que les anglais. D'après le dernier rapport d'Agoncillo, qui est l'agent des Philippines à Washington, les américains auront perdu 6,989 hommes tués et 17,349 blessés. Il faut bien se rappeler quela guerre dure au-delà d'un an.

Rosario

Le jeune Rosario est parti hier soir pour New York. Il doit revenir le 23 pour jouer au Ladies Morning Musical, puis il retournera à New York pour s'y fixer. Bonne chance à Rosario.

LA GUERRE

(Service de la PRESSE ASSOCIÉE.)

Nouvelles troupes pour l'Afrique.

Londres, 11.—De nouvelles troupes partent pour l'Afrique. Sir Fred. Carrington va quitter l'Angleterre, à la tête d'un nombreux contingent aux frais de la "Chartered Company."

Joubert toujours à la tête.

Londres, 11.—Le Gén. Joubert est allé à Pretoria pour pousser l'armement et non à cause de disputes avec Kruger. Il jouit encore de l'entière confiance des troupes.

On n'a pas de nouvelles de Roberts. L'opinion à Londres est qu'il va capturer bientôt les deux présidents. Va t'en voir s'ils viennent Grau!

La Rébellion dans la Colonie du Cap

Carnarvon, 11.—Le général Kitchener est arrivé à Victoria Ouest pour supprimer la rébellion qui se répand rapidement dans tout le pays.

L'emprunt de la guerre

Londres, 11.—On mande de Londres que l'emprunt a été souscrit en moins de deux heures par les principales institutions financières.

Brabant avance.

Jamestown, Colonie du Cap, 11.—La colonne du général Brabant est partie hier pour occuper Aliwal North.

Londres, 11.—L'expert militaire Monsieur Spencer Wilkinson croit que Mafeking tombera d'ici à quelques jours, car il est impossible d'y porter secours. Aussi que Lord Roberts tient un grand nombre de boers en échec, et ce, pour les empêcher de porter secours aux troupes de l'Etat Libre d'Orange, qui sont tous allés défendre leur capitale. Il croit que Lord Roberts sera à Blomfontein cette semaine et qu'il ne rencontrera plus de résistance sérieuse.

Kruger et Salisbury,

Londres, 11.—Les ouvertures de la paix faites par Kruger à Lord Salisbury n'aboutiront pas. Kruger ne sacrifiera jamais l'indépendance des républiques et Salisbury veut la reddition sans condition. La guerre va continuer plus meurtrière que jamais.

Troubles à Cuba

Santiago Cuba, 11.—Les gens employés à briser les vaisseaux coulés dans la dernière guerre à Cuba ont eu des difficultés. Ils enlevaient un coffre contenant \$12,000 lorsque d'autres arrivèrent et le réclamèrent comme ne faisant pas partie des débris vendus. Les premiers eurent recours à la police qui arriva armée sur un torpilleur. Le chef de l'équipe des démolisseurs l'a reçue à main armée et elle retraits. Les choses en sont là et de temps à autre ils échangèrent des coups de feu.

HYMNE GUERRIER

Un correspondant occasionnel m'adresse par câble (une piastre le mot), une petite chanson que chantent tous les soldats de l'armée anglaise depuis que le général French est entré à Kimberley.

On ignore si c'est M. Rudyard Kipling qui a composé ce poème, mais il paraît qu'il a obtenu immédiatement un succès universel et bien mérité, d'ailleurs. Qu'on en juge, en voici la traduction littérale :

Nous avons délivré Cecil Rhodes

Nous sommes de braves soldats qui n'aiment pas à faire la guerre. On est si bien en Angleterre. Paye cossue ; viande deux fois par jour ; joli uniforme et rien à faire. — Ah ! comme il nous fait rire le sou par jour du pousse-caillou de France ! Nous nous promeons une canne à la main et un pain à cacher sur la tête. Toutes les petites bonnes nous sourient en montrant leurs dents un peu longues. Nos femmes blanchissent le linge du régiment.

Mais il a fallu aller très loin, — en Afrique, — pour délivrer Cecil Rhodes.

Qu'est-ce que Cecil Rhodes ? Je ne le connais pas du tout. Il a des millions, des millions, et des millions. Comme il doit en manger, des biftecks ! On dit qu'il en avale six fois par jour. Ce n'est pas lui qui aurait besoin de se faire soldat pour vivre. Mais sans lui, nous serions encore là-bas, bien tranquilles, à nous promener tous les jours du matin au soir, à faire rire les grandes dents des petites bonnes en agitant notre canne, pendant que nos femmes lavent le linge du régiment.

C'est pour lui qu'on fait la guerre.
Nous avons délivré Cecil Rhodes.

Cecil Rhodes a des mines de diamants et des mines d'or. Il est quelque chose comme le roi d'un grand pays qu'on ne connaît pas. Qu'il doit en manger des biftecks ! Nous, voilà trois mois que nous n'en mangeons pas beaucoup. Mais il prenait la vie gaiement. Dans la ville où il s'était laissé enfermer comme un serin dans une cage, il buvait du champagne toute la journée. Nous n'avions pas toujours de l'eau pour faire notre thé. Il porte des habits doublés de billets de banque, et nous des vêtements couleur khaki. Nous avons délivré Cecil Rhodes.

DONAT PARADIS.

SPORTS

La première assemblée de la Ligue de baseball de la province de Québec a eu lieu hier soir à l'hôtel St. James. Trois clubs étaient représentés : St. Hyacinthe, les Mascottes et les Electrics de Valleyfield. Les délégués étaient les suivants :

F. Payette et Wm. Innis, Mascottes.

J. F. Sévigny et Gauthier, Electric.

Plamondon, Bradley et Desaulles, St-Hyacinthe.

Le club Ville-Marie, candidat à la ligue intermédiaire, était représenté par E. Patenaude et A. Perrault ; le Varsity de Sorel par Raoul Lavallée, et les Jeunes Indépendants par A. Decelles et Brien.

Les délégués après avoir élus M. Payette comme président temporaire, décidèrent de former la ligue intermédiaire. On crut qu'il serait préférable de partager les clubs en district de l'Est et de l'Ouest. Ce dernier comprendra probablement les Ville-Marie, les jeunes Indépendants et les Ville-Marie. Le district de l'Est se composera des Royals, de St-Hyacinthe, du Varsity de Sorel, des jeunes St-Jean et des Longueuil. On pourra cependant admettre d'autres clubs que ceux-ci dans la ligue sen. ces derniers ont été simplement suggérés pour former la ligue. Ces jeunes clubs seront soumis aux règlements des clubs de la ligue de la province de Québec. Après cette entente l'assemblée de ces clubs est remise au samedi saint.

On procéda ensuite aux élections des officiers pour la vieille ligue. Le résultat est le suivant : Président ; Francis Payette, du club Mascotte.

La charge de vice-président est laissée vacante.

Trésorier, M. Plamondon, de St-Hyacinthe.

Secrétaire, M. Sévigny.

Les délégués firent ensuite quelques suggestions aux règlements de l'an dernier. En voici un résumé : Trois umpires seront nommés par la ligue, pour juger les parties. Le président leur assignera leur tâche à chacun, mais ils devront être absolument désintéressés. Ils recevront un salaire et leurs dépenses de voyage du club local. Leur décision sera finale.

Chaque club devra fournir une garantie de \$40 comme frais de voyage, plus \$10 pour l'achat d'un trophée.

En cas de mauvais temps, le club local sera obligé d'informer le club visiteur une heure au moins avant le départ du train, qu'il lui sera impossible de jouer. Dans le cas contraire il sera forcé de payer la garantie de \$40.

Un joueur qui aura joué une partie avec un club de la ligue devra, pour faire partie d'une autre, produire un certificat du gérant de l'association dont il a été l'employé, attestant qu'il a été remercié de ses services. Le président contresignera ce document, et ce joueur ne pourra prendre part à aucune partie de ligue avant trente jours, à partir de la production de ce certificat. Chaque club devra fournir au président de la ligue une liste de leurs joueurs, cinq jours au moins avant l'ouverture de la saison. Tout nouveau joueur pourra figurer dans une équipe après un avis au président de la ligue. Chaque club devra avoir un record officiel à chacune de ses parties, et le record des joueurs sera conservé. La garantie accompagnant un protêt devra être de \$10 au moins. Pour ce qui est des parties remises, les clubs s'entendront entre eux.

Un club protestant une partie devra envoyer un duplicata au club avec lequel la dite partie a été jouée.

Les clubs locaux devront accorder une protection suffisante aux umpires et aux joueurs.

Ces suggestions seront ajoutées à la constitution de l'an dernier et les délégués les adopteront à la prochaine assemblée qui aura lieu le vendredi saint.

Le tir

FIN DU CONCOURS DE LA MASCOTTE GUN CLUB.

Le concours de tir organisé par La Mascotte Gun Club s'est terminé aujourd'hui. Les Canadiens-français se sont distingués sur toute la ligne. Dans le concours à la carabine M. Renaud et Candlish sont arrivés égaux dans la première épreuve, mais dans le concours de détail M. Renaud a fait 26 et son adversaire 18.

M. L. St-Jean a remporté le premier prix dans le tir des dames. Ce concours a été un beau succès sur toute la ligne.

Le Hockey

LES SHAMROCKS BATTUS A QUEBEC PAR UN SCORE DE 4 A 3.

Québec, 10.—La clôture de la saison du hockey a produit deux grosses surprises. En premier lieu les Montréal ont battu les Crescents par un score de 2 à 0 dans la joute finale pour le championnat intermédiaire, et en second lieu, les Shamrocks champions de la ligue de Québec, vainqueurs des Victoria de Winnipeg, et les Crescents de Halifax ont été défaits par Québec dans la dernière partie de la ligue. Le score a été de 4 à 3 en faveur du club de l'ancienne Capitale. De très fortes sommes ont été perdues par suite de ce résultat inattendu les Shamrocks restent champions tout de même, mais leur record n'est pas aussi brillant qu'il aurait été autrement. C'est la première défaite subie cette saison par les Shamrocks dans une partie de ligue.

MONTRÉAL VS MONTAGNARD

Le club de hockey Le Montagnard va incessamment lancer un défi aux Montréal, champions intermédiaires. Le Montagnard devrait faire bonne figure dans cette joute.

RAPHAEL OUMET.

A VOTRE AISE.—Il ne faut pas aller bien loin pour trouver le remède contre les affections de la gorge et des poumons. Le BAUME RHUMAL se vend partout.

AVIS public est par les présentes donné qu'un projet de loi sera présenté à la prochaine session du Parlement du Canada, à l'effet d'incorporer une congrégation religieuse. La dite corporation devant être appelée "LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR."

Les personnes devant être incorporées sont :

Le révérend Alphonse Lemieux, le révérend Edouard Strubb, le révérend Louis Savard, le révérend Edmond Flynn, et le révérend Pierre Vermeiron et tous autres qui, plus tard, deviendront membre de la corporation, soumis aux règlements de la dite corporation.

La dite corporation ayant pouvoir de succession perpétuelle, un sceau commun pouvant être changé à volonté; la dite corporation ayant aussi le pouvoir de comparaître devant les cours de justice; la dite corporation ayant aussi le pouvoir d'acquérir, de posséder, accepter et acquérir par tout titre légal les propriétés mobilières et immobilières, et de vendre, aliéner, hypothéquer, assigner, louer ou échanger, ou disposer de toute autre façon de ses biens mobiliers ou immobiliers, pour le plus grand bien de la Congrégation.

Le siège social de la dite corporation, sera dans la ville et district de Montréal.

Les objectifs de la corporation seront les suivants :

1. Le maintien de la piété publique.
2. L'instruction religieuse du peuple et spécialement celle des pauvres et des abandonnés, principalement en organisant des missions dans les villes, les cités, les villages et les paroisses.
3. Prendre soin temporairement des petites Congrégations qui ne peuvent subvenir aux besoins d'un prêtre.
4. Donner l'éducation morale principalement aux pauvres et aux enfants orphelins.
5. Aider les missions dans la limite de leurs devoirs.
6. Le maintien des cimetières publics attenants aux édifices affectés à la piété publique, et la construction et l'entretien des édifices sous leur garde, pour les besoins relatifs au public.
7. Donner aide et assistance à l'immigration.
8. Et toute œuvre dépendante des présentes, et toute autre œuvre reliée de quelque façon aux œuvres ci-haut mentionnées.

QUINN, MORRISON et LYNCH,
Avocats des requérants.

Montréal, 25 janvier 1900.

PARC SOHMER

Magnifique programme aujourd'hui
à 3 heures et 8 hrs P. M.

ADMISSION 10 Cts

ADOLPHE V. ROY, Ingénieur Conseil
(Diplômé de l'Ecole Centrale de Paris). Membre de la Soc. des Ingénieurs de France et de la Soc. Canadienne des Ingénieurs Civils. Consultations techniques, mines, etc. 16, rue Saint-Jacques. Téléphone B-11, 1689, Est.

..Restaurant ARTHUR..

1727, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis

L'endroit chic pour prendre l'apéritif et le pousse-café, liqueurs et cigares d'importation.
Chaque soir, jusqu'à minuit, musique orchestrale par des artistes de renom.

MONUMENT NATIONAL

Soirée de Famille

JEUDI le 15 MARS à 8 hrs. p. m.

..... LE VIOLONNEUX

Opérette en un acte par OFFENBACH.

ET

" MAITRE CORBEAU, "

Comédie en 2 actes par ORDONNEAU

Entr'actes Musicaux.

PRIX POPULAIRES : 25 cts. 35 cts.

THEATRE DES VARIETES

CARRE CHABOILLEZ

CET APRES-MIDI ET CE SOIR * LA DUCHESSE DE MARSAN

SEMAINE DU 12 MARS.

LES ORPHELINES DE LA CHARITE

PRIX POPULAIRE, 10, 20, 25c. Matinées 10c.

—: CLINIQUE NATIONALE :—

Maladies des Yeux, des Oreilles, du Nez
de la Gorge et du Larynx

492, RUE AMHERST, MONTREAL

CONSULTATIONS : de 9 à 11 a.m., | Pour tout autre renseigne-
de 2 à 4 p. m., et de 7 à 8 le soir | ment, s'ad. à M. le Directeur

TELEPH. BELL, Est 829

J. A. DELISLE

MERCERIES, MERCERIES, MERCERIES.

A VOUS D'EN PROFITER

C'est un avantage pour tous. Voyant approcher la saison du printemps, nous avons résolu de liquider toute notre marchandise d'hiver pour faire place à la marchandise du printemps que nous recevons tous les jours. En fait de CHEMISES DE COULEURS, les patrons les plus nouveaux, COLLETS ET POIGNETS du dernier style, ainsi qu'une grande quantité de CRAVATES les plus nouvelles. Nous avons toujours en magasin le plus bel assortiment de GANTS KID non doublés.

NOUS VENDONS A MOITIE PRIX
CORPS — CALECONS — CHAUSSONS

Nous avons un grand Job de Bas pour Dames, et un grand assortiment de gants doublés en kid et en Mocha à des PRIX défilants toutes compétitions.
A vendre sans réserve au

Au **MAGASIN de MERCERIES de**
J. A. DELISLE

1545 rue Ste-Catherine.

10 p. c. ESCOMPTE à tous ceux qui apporteront cette annonce.

Léon DAGENNAIS & Cie

MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS

1101—Rue ONTARIO angle de la rue PLESSIS—1101



La MAISON DAGENNAIS a un seul prix et le plus bas.

Il nous reste une grande quantité de marchandises d'hiver tels que : ETOFFES A ROBE, TWEED ET BEAVER A MANTEAUX que nous sacrifions à

25 p. c. de Réduction

LEON DAGENNAIS et Cie

1101—RUE ONTARIO COIN PLESSIS.

Le Purificateur Tonique du Sang

Madame Gauthier de Lachine dit :

Je suis heureuse de certifier que si je suis en bonne santé aujourd'hui, je le dois au Purificateur Tonique du Sang du Doct. Lussier. Je souffrais depuis longtemps du retour de mon âge, j'avais suivi plusieurs traitements sans résultats. Le Purificateur Tonique du Sang m'a complètement rendue à la santé. Et je le recommande fortement.

Madame A. GAUTHIER, Lachine.

Madame Smith dit :

Je me suis servi du Sirop Pectoral du Doct. J. G. Lussier et j'ai trouvé que c'était le meilleur remède pour la toux qu'il y ait sur le marché. J'en ai vendu à mes pratiques et tous vantent hautement ses excellentes qualités.

Madame A. SMITH, 11 Avenue Papineau.

COMPAGNIE CHIMIQUE DU CANADA, PROPRIÉTAIRE,

15, rue Saint-Jean.